

le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire



Directeur : Pierre FONTAINE
Rédaction-Administration
216, rue de la Poste, Bruxelles. Tél. 15.77.66

LA VIE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, THÉÂTRALE, PUBLIQUE.
POLITIQUE, JUDICIAIRE, SOCIALE & SCIENTIFIQUE

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
Cpte ch. post. 2883.74 - Reg. Com. 45.855

Le fonctionnaire

Nouvelle inédite d'Arnold de Kerchove

— « Monsieur, ne vous étonnez pas si je vous parle. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître. A trois heures du matin, cela n'a pas d'importance. Bien au contraire. Cela m'arrange à merveille. L'histoire que je vais vous raconter est strictement personnelle. Je préfère la confier à un étranger. Vous ne devez pas savoir qui je suis, pour la comprendre. Et je préfère ignorer qui vous êtes, pour bavarder. »

Je fis asséoir l'inconnu à ma table. Sa confiance m'amusa, sans me froisser. Pour un écrivain, toujours friand d'observations, quelle aubaine! Un homme offrait de se livrer à moi. Peu m'importait qu'il fût ivre. Il n'en serait que plus sincère.

— Il faut d'abord que vous sachiez, Monsieur, que je suis un homme honnête. Marié, Père de famille. Fonctionnaire. Retenez bien ça. Car, au cours de mon récit, vous pourriez croire le contraire.

Je suis un homme honnête — il but une gorgée de whisky. — Voilà dix ans que je mène une existence paisible, avec une femme que j'adore. Vous imaginez cela. Mon bureau, de neuf heures à midi. Déjeuner conjugal: des blanquettes de veau, des « pommes nature », un quart de rouge. De deux à six heures, je retourne à ma besogne. Revenu chez moi, je mets mes pantouffles, j'allume un cigare et je lis *l'Intransigeant*. Le dimanche, nous allons flâner dans la banlieue, l'été; ou somnoler au cinéma, l'hiver. Et les semaines se suivent, identiques comme les grains d'un chapelet. Rien d'anormal, n'est-ce pas, dans une vie comme la mienne? Il existe, à Paris, des milliers d'hommes qui la mènent. Et l'on peut dire, sans exagérer, qu'ils mourront, sans qu'il leur soit jamais rien arrivé... C'est tout ce qu'ils désirent, d'ailleurs... Imaginez-vous un fonctionnaire qui rêverait d'aventures?

Alors, pourquoi suis-je ici, à cette heure indue, devant mon sixième whisky? Ici, à la terrasse de la Coupole? J'en suis plus surpris que vous, Monsieur. Depuis que j'ai quitté l'université, cela ne m'était plus jamais arrivé. Du whisky, Monsieur, je bois du whisky; Comme un noctambule américain... Il y a huit jours, j'en ignorais le goût. »

Je ne devinais pas encore ce que mon étranger cherchait à me confier. Quelle vie banale que la sienne. Allait-il continuer à m'en détailler les pauvres minutes? Je ne perdais pas tout espoir, néanmoins. Son visage me promettait des révélations et la curiosité me poussa à l'encourager. Il reprit :

— Cela vous étonne, sans doute, de me voir ici... dans cet état. Je n'ai pas une tête de noceur, n'est-ce pas? Et pourtant, depuis trois soirs, je reviens à cette terrasse, pour tâcher de comprendre — ou d'oublier — ce qui m'est arrivé. Alors, je bois. Un peu trop parfois. Lorsque je m'aperçois que je dépasse mes limites, je rentre chez moi. Mais je n'ai pas encore compris et je n'arrive pas à oublier.

Il faut vous dire, Monsieur, que depuis dix ans de vie conjugale, je n'ai jamais trompé ma femme. Jamais, vous m'entendez? Pourquoi, comment? Oh, c'est bien simple. Je n'y ai jamais pensé. Avant mon mariage, je n'étais pas plus coureur qu'un autre. Une fois marié, j'ai pris goût à mon existence régulière, à ma femme, à mon modeste intérieur. Alors, les gosses sont venus. Pendant la journée, je travaillais. Le soir, je corrigeais les devoirs des petits. Comment aurais-je eu le temps de penser à autre chose? Une aventure m'effrayait, comme une complication. La vie était assez dure, pour ne pas m'encombrer de soucis inutiles. Aussi, j'étais tranquille. Mes amis qui se dérangeaient, je les plaignais, sans vouloir les imiter. Ils ne connaissaient pas le secret du bonheur: un bon traitement, une femme sage et jolie, des miches qui poussent bien.

Eh bien, aujourd'hui, je les comprends. Je les condamne encore — mais je les comprends. Car j'ai découvert que je n'étais plus le même homme.

Ne croyez pas que je sois un de ces fous qui perdent leur temps à s'écouter. Je suis un homme simple, Monsieur. Mais, ce qui m'arrive aujourd'hui est trop évident pour que je puisse le nier.

Monsieur, depuis quelques jours, ma vie, ma femme, ma maison, mon travail — rien de cela n'arrive plus à m'attirer. Vous ne comprenez plus, n'est-ce pas? N'essayez pas de comprendre. Je n'y arrive pas moi-même. Ce qui m'étonne, voyez-vous, c'est que j'ai pu vivre dix ans, en aveugle. En dehors de mon train-train journalier, rien n'existait à mes yeux. Je trouvais char-

mant de m'asseoir tous les jours à mon bureau et de m'amuser honnêtement, le dimanche. Mon avancement, je ne m'en inquiétais pas: il était assuré. Dans quelque vingt ans, je serais mis à la retraite, avec une bonne pension. Que pouvais-je espérer de plus? Et j'aimais bien ma femme. Malgré son travail et ses enfants, elle était jolie — plus jolie, à mes yeux, que toutes les autres. Ou plutôt, je ne comparais pas. Il me paraissait naturel de me contenter des joies qu'elle m'offrait.

Dimanche soir, tout a changé. Nous étions allés au cinéma. Le film ne m'amusa pas beaucoup, mais ma femme était si heureuse! Elle n'a guère de distractions, la pauvre! Comme toujours, je me sentais calme — un peu abruti par toutes ces images lumineuses, qui dansaient devant mes yeux. Quand nous nous sommes levés, je me suis dit: « Quelle chance! On va pouvoir se coucher et dormir! »

Je vous le jure, Monsieur, je ne pensais à rien. Je ne suis pas encore arrivé à m'exciter sur des actrices de cinéma. Comme il y avait beaucoup de monde, la sortie était encombrée. Nous marchions lentement, pressés par la foule. Tout à coup, je ressentis une impression étrange. Comment vous dire... à la fois agréable et gênante. Dans la cohue, j'étais pressé contre une femme. Vingt fois, cent fois, cela m'était arrivé. Jamais alors, je ne me suis senti à ce point remué. Ce n'est pas qu'elle était plus belle qu'une autre. Ni jolie, ni laide et pas même provocante. Eh bien, moi, le mari fidèle, le père de famille, le fonctionnaire ponctuel — j'ai désiré cette inconnue, comme jamais je n'ai désiré une femme — comme jamais je n'ai désiré ma femme.

L'inconnu me dévisagea et se tut un instant, comme s'il venait de m'avouer un crime. N'allais-je pas sursauter d'indignation? Mon calme le rassura. Il but une longue gorgée de whisky et continua son

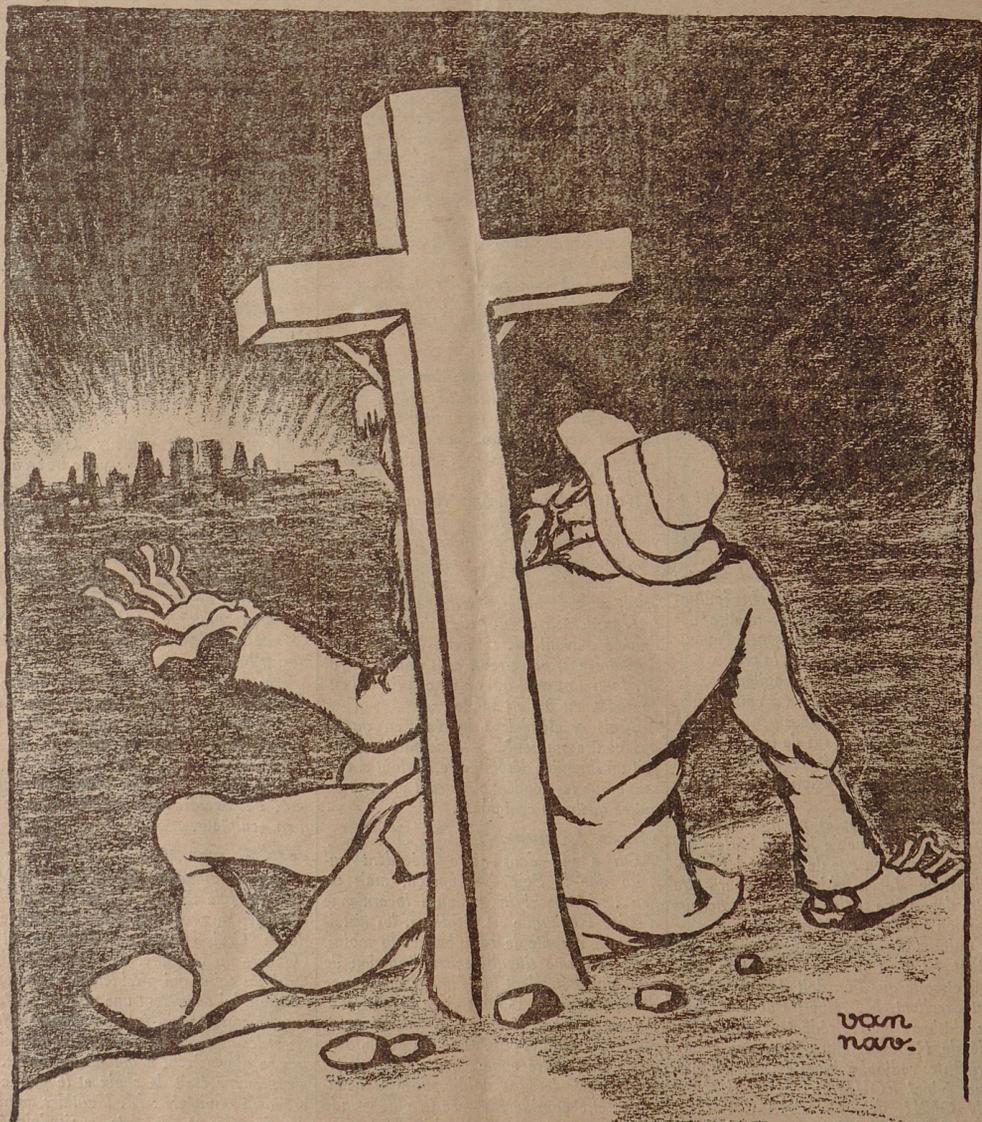
— son récit à la fois si banal et si extraordinaire...

— « Monsieur, je vous dégoûte peut-être. Ça m'est égal. J'ai résolu de vous raconter tout. L'histoire du cinéma, ce n'est rien du tout. Mais ce qui l'a suivie... Ce que j'ai appris sur moi-même après cela... Il me semblait que je commençais seulement à voir. Toutes les femmes m'attirent. Je ne peux plus en voir une, sans la déshabiller en pensée. Toutes, m'entendez-vous? Même celles que je respecte... Les amies de ma femme, des jeunes filles, parfois presque des enfants — je voudrais les voir nues. Ah, si je pouvais me débarrasser de cette obsession! Ne croyez pas que cela m'amuse, Monsieur. C'est un supplice et pourtant, il m'est nécessaire. Vous imaginez combien, avec cette mentalité nouvelle, l'existence d'un homme se trouve transformée? Je dis: cette mentalité nouvelle... Si c'était vrai! Je me dirais: c'est une fièvre qui m'a pris, tout à coup, et qui passera aussi vite qu'elle est arrivée. Hélas, je comprends maintenant, que cette mentalité n'était pas nouvelle. Je n'ai jamais cessé de l'avoir, seulement autrefois, je ne le savais pas. Tous ces jours-ci, j'ai beaucoup réfléchi et, si je ne comprends pas, au moins, je constate. Cela m'a pris, dès que j'ai deviné ce que c'était qu'une femme. Et cela remonte loin, allez! Déjà, quand j'étais tout jeune — à peine quinze ans — les femmes m'intriguaient. Il y avait mes sœurs, mes cousines, leurs amies. Il y avait leurs vêtements, si différents des miens et qui devaient cacher de si belles choses. Il y avait leurs chambres où je ne pouvais pas pénétrer — tout l'appareil mystérieux de leur toilette. Et leurs concubines, dont j'étais exclu — tout ce qui faisait leur monde à elles, que je ne connaissais jamais. On croyait me protéger, en m'éloignant d'elles, on ne réussissait qu'à exaspérer ma curiosité. Mais elles-mêmes ne m'invitaient jamais à partager leurs secrets. »

(Voir suite à la page 8.)

Abonnez-vous!

Noël! Noël!...



van nav.

— Tu vas voir qu'à Sainte-Gudule, ils vont refuser du monde l...

CHACUN SA VÉRITÉ

Entr'acte.



Faisant bon visage à mauvais jeu, M. Steeg a risqué la partie dans des conditions décourageantes.

« La fortune aime les jeunes », disait Charles-Quint. Elle aime aussi M. Steeg, et avec lui, tout le cartel.

Toutefois, sept voix de majorité, ce n'est guère. Né prudent, M. Steeg a voulu éviter de nouvelles batailles, redoutant de voir fondre encore ses effectifs.

Et, malin comme tout, il a lu le décret de clôture. Puis, discrètement, il a poussé un ouf! de soulagement.

L'avenir, bien sûr, n'est pas drôle. Mais voici trois semaines de calme relatif en perspective. Trois semaines pendant lesquelles un tas de braves gens vont écrire ou clamer que la France est livrée aux hommes de gauche, aux révolutionnaires, aux francs-maçons, aux internationalistes, aux sans-patrie, etc., etc.

Mais, formé en décembre 1930, le cabinet Steeg ne tombera qu'en janvier 1931. On aura l'impression qu'il a duré très longtemps.

Et on aura la consolation de pouvoir le charger ainsi de très lourdes responsabilités.

Au demeurant, tout cela est beaucoup moins grave qu'on ne pourrait le croire.

L'opinion publique se préoccupe bien davantage de l'affaire Oustric et



de ses conséquences politiques. Et l'opinion publique — le chœur des naïfs — s'étonne, s'indigne.

Etonnement et indignation puérils. Peut-être serait-il plus utile d'envisager l'avenir et d'examiner le moyen de prévenir le retour de pareille mésaventure.

La médecine curative, c'est très bien. La médecine préventive, l'hygiène, c'est mieux encore.



Mais les moyens à proposer sont évidemment assez cruels.

On les devine.

Il faudrait voter un projet de loi disant en substance que les portes du parlement sont fermées impitoyablement à tout citoyen intéressé, à quelque titre que ce soit, dans une affaire financière ou industrielle.

Etant admise l'incompatibilité absolue entre l'activité politique et l'activité financière, peut-être faudrait-il même aller plus loin. Et décréter qu'un homme politique, ou tout au moins un ancien ministre, abandonnant la carrière parlementaire, devrait attendre dix ans avant de pouvoir faire partie d'un conseil d'administration ou toucher des émoluments d'une société financière, au titre de conseil.

Gageons que le vote d'une loi de ce genre aurait pour effet de désencombrer rapidement la « profession » parlementaire.



Il est évident qu'un projet de ce genre ne sera jamais voté.

Présenté devant les Chambres, chez nous, ou ailleurs, il serait combattu avec une sombre fureur.

On affirmerait qu'il aurait pour résultat de priver le pays de personnalités actives, entreprenantes, remarquablement préparées à la gestion des affaires publiques par la gestion des affaires privées.

Argument dangereux, mais qui ne manquerait pas de faire impression.

Supposons-le inattaquable.

Nous devons donc conclure en constatant qu'il n'y a plus chez nous — ou ailleurs — de gens à la fois intelligents, actifs, doués et disposés en même temps à se sacrifier au service de leurs idées et de leur pays.

On encore, que les gens intelligents et honnêtes ne veulent pas faire de politique.

Révoons donc, en attendant mieux, de ce statut parlementaire qui confierait la gestion de nos intérêts aux meilleurs hommes de la Cité.

Loyalisme.



Voici donc Alphonse XIII bien tranquille.

Tous les communiqués du gouvernement prouvent, de façon indiscutable, que le mouvement séditieux a été le fait d'une poignée de trublions sans crédit, sans popularité, sans autorité.

Le général Berenguer est persuadé qu'il en est bien ainsi.

Et, si les garnisons sont consignées, si les mercenaires de la Légion Etrangère ont été débarqués en Espagne, c'est uniquement pour ramener le calme dans les âmes inquiètes.

El Rey est populaire. On a compté jusqu'à 67 officiers qui l'acclamaient, l'autre jour, après la fête Bolivar. Voilà des faits. Vive Bolivar!

Les élections? Mais, on les retardera un peu, afin de permettre aux populations de réfléchir et de prendre plus parfaitement conscience de leurs convictions profondément loyalistes.

Quant à la république, on en reparlera plus tard, beaucoup plus tard, l'année prochaine...

Il est vrai que nous sommes en décembre.

Société Générale d'Assurances et de Crédit Foncier, S. A. Belge
24, Avenue des Arts, Bruxelles

Avons-nous des critiques?

On sait de quelle façon M. Franz Hellens s'est exprimé à ce sujet dans l'interview qu'il a donnée à Robert Radelet, interview parue dans le numéro du *Rouge et Noir* du 10 décembre. Franz Hellens ayant parlé de M. Georges Rency, ce dernier lui répliqua dans l'*Indépendance belge*.

Mais cette réplique semblait appeler elle-même quelques commentaires puisque M. Franz Hellens adressa à M. Georges Rency le message suivant :

Mon cher Confrère,

Je ne réponds jamais aux critiques qu'on fait de mes livres dans les journaux. Aussi, cette lettre n'est ni pour vous remercier ni pour vous maudire. Je veux simplement que vous sachiez que votre réponse à l'interview du *Rouge et le Noir* m'a étonné, ou plutôt déçu. Au lieu de vous défendre avec grandeur, comme j'eusse été heureux de vous voir faire, vous retombez, malgré vous, dans les petites gens que je vous reprochais. Et d'abord, vous ne voulez pas, ou vous avez l'air de ne pas vouloir me comprendre. J'ai dit que votre critique manque souvent d'élevation, ou de grandeur d'âme, et tout de suite vous rapétez le débat en vous adressant à l'un de mes livres et vous écrivez : « Que faut-il à un critique d'élevation pour juger un livre comme les Filles du Désir... » Mais, cher monsieur, le critique ne doit-il pas juger d'une âme élevée tous les ouvrages qui lui sont soumis, quels qu'ils soient? Je vous ai reproché de juger souvent d'une âme mesquine en ne vous attaquant qu'à des points faibles d'une œuvre, ou à ses côtés accessoires. Vous retombez dans votre erreur. En parlant de vous, je pensais général, vous répondez particulier.

Autre reche. Je formulais dans le *Rouge et le Noir* une opinion : il n'y a plus en France de critiques feuilletonnistes de la taille des Lemaitre, des Faguet, etc. (dont je ne partage nullement les idées ni les goûts. Je n'envisage que leur « taille »). Et je faisais exception pour Jaloux, dont je ne conteste la liberté d'esprit et l'élevation de pensée. Tout de suite, Rency de répondre : « Par un heureux hasard, c'est d'ailleurs le seul critique français qui claironne à tous les vents les mérites faramineux de M. Hellens. » Je pourrais faire observer à M. Rency qu'Edmond Jaloux n'est pas le seul critique français qui ait bien voulu s'occuper de mes livres : il y a encore René Lalou, Crémieux, Gabriel Marcel, Maurice Martin du Gard, Frédéric Lefèvre. Pauvre réponse. J'exprimais une opinion générale, Rency répond par une particularité, et sur un ton dont la malveillance m'étonne malgré tout, dans ma naïveté.

Est-ce là de la critique élevée? Vous me reprochez d'avoir dit que vous êtes de ceux qui se sont arrêtés en chemin, pour s'asseoir dans un fauteuil... d'académicien. Hélas! je suis bien obligé de le répéter. Il est parmi les membres de l'Académie belge des écrivains que je révère et que j'admire (pourquoi ne pas en nommer quelques-uns : Hubert Krains, Stiermet, Destrée, Delattre, Glesener...), mais je soutiens que l'esprit d'académie est néfaste et aux hommes qui font partie de l'assemblée et à la littérature qu'ils doivent servir. Je ne citerai qu'un seul cas, entre mille. Au banquet de protestation du *Rouge et le Noir*, contre l'inertie du Gouvernement, un des orateurs nous a révélé que le soin d'organiser des fêtes en l'honneur des Lettres belges d'expression française, en 1930, avait été confié à un comité d'académiciens. Qu'a fait ce comité? Qu'a-t-on fait pour honorer le souvenir des grands écrivains? Pourquoi ce comité n'a-t-il pas agi? Si le Gouvernement lui a refusé les moyens d'agir, pourquoi n'a-t-il pas protesté?

Franz HELLENS.



19 DECEMBRE. — Cent-vingt-troisième anniversaire de la mort, à Gotha, du critique allemand Frédéric Melchior de Grimm (1723-1807). Après avoir fait ses études à Leipzig, il se rendit en France comme attaché au jeune prince héritier de Saxe-Gotha. Un mot de Voltaire fit naître sa réputation : « De quoi s'avise donc ce Bohémien d'avoir plus d'esprit que nous! » Les nombreuses lettres qu'il écrivit ont été réunies après sa mort sous le titre de *Correspondance littéraire philosophique et critique*. Grimm est l'un des érudits du XVIII^e siècle qui ont le mieux compris la France.

21 DECEMBRE. — Deux-cent-quatre-vingt-onzième anniversaire de la mort de Racine (1639-1699). Bien qu'il nous paraisse superflu de rappeler ici le titre de ses principales tragédies, faisons-le pour mémoire : *Andromaque*, *Britannicus*, *Mithridate*, *Iphigénie et Phèdre*.

23 DECEMBRE. — Dix-huitième anniversaire de la mort du peintre français Edouard Detaille (1848-1912), spécialiste des scènes militaires. Detaille a notamment représenté les principaux épisodes de la guerre franco-allemande de 1870-1871.

Dix-septième anniversaire de la mort de l'écrivain français Jules Claretie (1840-1913), qui fut administrateur de la Comédie-Française, membre de l'Académie, et publia de nombreux ouvrages. Le poète Gabriel Maris l'ayant un jour interrogé au sujet de la prononciation finale de son nom, l'auteur des *Souvenirs du Dîner Bixio* répondit :

Ce n'est point avec Halbéte,
Poète que rime mon nom;
Ce n'est point avec Béothie,
Non certes, non, mille fois non.
Vous dites : « Est-ce avec Pythie? »
Votre pièce donne le ton.
Et je rime avec sympathie
Jules Claretie.

Albert BOUCKAERT.

Banquet de protestation des Ecrivains belges



Le Rouge et le Noir est bien le journal le plus libre, le plus indépendant qui soit et il se charge aujourd'hui de le prouver une fois de plus.

Après avoir donné les noms des soixante personnalités littéraires qui ont tenu à patronner notre récente manifestation protestataire, nous donnerons les noms et les raisons de ceux qui n'ont pas cru devoir accorder leur patronage à cette entreprise.

Avant cela, rappelons encore que notre manifestation avait, selon nous, un caractère purement moral. Ce que nous réclamons du Gouvernement et des Pouvoirs publics, c'est qu'ils portent aux écrivains de mérite la considération qui leur est due, un peu moins peut-être qu'aux politiciens, parce que de ceux-ci le règne est éphémère et que, malgré tout, ils se dévouent à la cause publique, mais un peu plus certainement qu'aux fonctionnaires et aux banquiers.

Nos griefs sont d'ordre moral et si l'on a dit que des écrivains de chez nous étaient morts miséreux, cela est certainement vrai matériellement pour quelques-uns, mais c'est moralement exact pour tous. C'est de misère morale que l'on a voulu parler et il suffit, pour être dans l'amère vérité, de hausser un peu le débat.

Ceci ne veut pas dire qu'il n'y ait rien à faire matériellement, mais ce n'est pas ce qui nous occupe présentement.

Notre ami André Baillon, nous a transmis ce billet, sous forme de speech :

« J'ai donné mon adhésion à ce banquet, par sympathie pour mes confrères de Belgique et par solidarité. Quant aux « griefs », je formule des réserves expresses. J'aurais aimé les exposer moi-même. Je suis trop loin.

Manger est bien; protester est bien. Faire l'un et l'autre en même temps peut devenir indigeste.

J'en arrive aux griefs. Que le Gouvernement belge, dans les manifestations du centenaire, ait oublié nos écrivains morts ou vivants. C'est possible. Le fait serait regrettable. Mais est-il réel? N'y a-t-il pas eu certaine séance à l'Académie? N'y a-t-il pas eu certaine exposition de livres belges? Je n'en suis pas sûr, je n'y étais pas. Je

pose la question.

Que cet oubli existe ou non, peut-on en conclure d'une façon générale que notre Gouvernement entretienne « une sorte de silence honteux autour de la littérature nationale, qu'il méprise par omission les œuvres littéraires belges et leurs artisans? » J'estime que c'est aller trop loin.

Autrefois, oui, il y a 20 ans, 25 ans, il en était ainsi. Que faisait-on alors pour les lettres belges? Rien ou presque rien. Un prix triennal et c'était tout. Il faut avouer quand même que depuis, il y a des progrès. Je ne les énumérerai pas : je n'ai pas une documentation suffisante. Mais notre bon Destrée a fondé son académie; les prix ont été renforcés et multipliés; il y a des subsides; il y a des bourses de voyage; les ministères achètent de nos livres; les instituteurs ont des instructions pour qu'ils consacrent une partie de leurs leçons à la littérature de chez nous.

Est-ce du mépris cela? Est-ce un silence honteux?

Je ne crois pas qu'en d'autres pays on en fasse davantage. Prenons la France. Les prix, les distinctions ne viennent pas de son gouvernement, même ceux de son Académie qui est autonome. En France, on décore les écrivains; mais en Belgique, nous finissons tous par être plus ou moins décorés. N'oubliez pas qu'en France, ce pays qui possède des écrivains depuis plus d'un centenaire, le fonds national des lettres est de création toute récente.

Là, oui, la Belgique peut trouver un exemple, et je suis sûr qu'un jour ou l'autre elle l'imitera. Je dois encore faire observer ceci : En France, quand M. X. est ministre de l'instruction publique, on voit tel et tel écrivain de ses amis filer — à l'œil — en Chine ou au Japon. Quand M. Y. succède à M. X., ce sont les écrivains amis de M. Y. qui filent au Maroc ou en Indochine. Le Gouvernement belge, il faut le rendre cet hommage, est plus impartial. Il sait distinguer un talent ou un effort sous un adversaire.

Ces choses doivent être dites. Je suis heureux de m'en charger, car ceux qui me connaissent savent que les flagorneries ne sont pas de mon genre.

Un dernier mot — et je voudrais qu'il domine ce que je viens de dire : C'est à nous, écrivains belges, à nous les premiers,

qu'il appartient de donner leur éclat à nos lettres. Même si nous devons y mettre un peu de souffrance, des privations et le dernier souffle de notre vie. Que le reste vienne ou ne vienne pas, c'est accessoire.

C'est pourquoi, après avoir mangé pour protester contre ce que le Gouvernement n'a pas fait, nous devons, tout de même, un peu lever nos verres à ce qu'il a fait, à ce qu'il fera encore dans l'avenir. »

André BAILLON.

Il y aurait beaucoup à répondre et notamment trois choses : 1. — que la Belgique plus que la France a des devoirs à remplir vis-à-vis de ses littérateurs; 2. — que la séance « solennelle » de l'Académie a été organisée « à la diable » et fut tellement peu significative, que tous les membres du Gouvernement (sauf le ministre des affaires étrangères), la grande majorité du corps diplomatique et les autorités religieuses (que l'on a vus en toute autre circonstance) n'y étaient pas représentés, et qu'au surplus cette séance — pas davantage que le fameux défilé des anciens combattants — n'était inscrite dans les manifestations officielles des fêtes du centenaire; 3. — qu'il y a moins encore à dire de l'exposition des lettres belges à la bibliothèque royale dont la presse néglige absolument d'entretenir le public, exposition à laquelle ne figure pas un seul livre d'André Baillon, lui-même!

Le bon Fernand Séverin nous écrit sans que nous sachions s'il ironise : « ... morts et vivants! si vous ne parliez que des morts, je serais des vôtres et de tout cœur. »

Léopold Rosy déclare : « Mais je ne puis m'associer à une manifestation inopportune et de justification douteuse. »

Georges Virrès réprovoque « la forme un peu imprécatrice que semble revêtir, dès à présent, cette manifestation, et se demande si l'Etat est à même de galvaniser une littérature? » La question n'est pas là.

Hermann Frenay-Cid nous assure que quelques membres du Comité de patronage devraient être, les premiers, mis en accusation! Hé! hé! nous n'avons jamais dit le

contraire, mais il y a un temps pour tout. Par contre, Frenay-Cid ajoute :

« Je me souviens que les Jeunes-Belgique sont descendus dans la rue et n'ont pas cherché à faire antichambre rue de la Loi, comme ce banquet a l'air de nous le proposer. Je pense comme eux qu'il faut aller au public plutôt que de marcher aux canons administratifs, du ministère. »

Mais nous descendons aussi dans la rue, cher Frenay-Cid, et jamais entreprise plus que la nôtre n'a prouvé qu'il fallait aller au public, et qu'on en était récompensé. Quant à faire antichambre, notre banquet eut bien lieu sans doute rue de la Loi, mais croyez bien que nous sommes descendus sitôt après dans la ville, la ville populaire et vraie.

Henri Davignon dit : « J'estime excessif et injuste le blâme moral que vous voulez faire peser sur une administration qui, comme le pianiste, fait ce qu'elle peut. »

Gaston Pulings écrit de bonne encre : « La manifestation de protestation que vous organisez en faveur des Lettres belges mérite tous les encouragements. Vous me permettez cependant, pour des motifs personnels, que vous devinez facilement, de ne pas m'associer à un mouvement placé sous votre direction. »

Henri Liebrecht plein de prudence déclare : « Je pense qu'il est inopportun de rendre vis-à-vis du Gouvernement l'attitude combative que vous semblez vouloir adopter et je crois, au contraire, que l'on obtiendra davantage par une diplomatie moins agressive. »

Marguerite Van de Wiele nous écrit : « J'ai toujours été contre l'intervention de l'Etat dans les affaires de la littérature. » C'est là un sentiment que nous respectons et enfin une raison — la seule vraie raison — qui puisse justifier l'abstention de certains.

C'est le même sentiment encore qui anime l'excellent Henri Vandeputte : « Ce n'est pas quand je crois avoir acquis un peu de bon sens que je vais délaisser ce qu'il y avait de plus raisonnable dans les convictions de ma jeunesse : j'ai toujours réprovoqué tout encouragement gouvernemental à la littérature aussi bien sous forme d'honneurs que de subsides. L'Etat est parfaitement incompétent en matière d'art. » Et plus loin : « Votre tâche, quand elle est d'améliorer l'intellect et d'instruire le goût de vos concitoyens pour multiplier nos lecteurs. » Mais c'est à cela que nous tendons et sans doute il y a diverses manières d'y atteindre.

Voici enfin, en opposition totale avec le précédent, le message de M. Georges Rency dont l'absence à ce banquet fut diversement interprétée.

M. Georges Rency a signé quelques articles fort courageux sur l'indolence du Gouvernement et des pouvoirs publics à l'égard des littérateurs et à la tribune de l'Académie où il parlait, la veille même, de notre manifestation, il en vint à dénoncer le « scandale d'avoir vu le Gouvernement consacrer des millions à des cortèges alors qu'il ne faisait rien pour organiser un festival de théâtre belge ». Très bien, très bien, mais pourquoi, au moment de mêler sa voix à celles de la majorité des écrivains, M. Rency a-t-il cru bon de s'abstenir? Après avoir souligné que le Gouvernement n'est pas seul en cause (en ce qui nous occupait, ce soir-là, oui!) M. Rency nous écrivait : « J'ajoute que le moment est bien mal choisi pour foncer sur le Gouvernement, dans le temps même où grâce à l'action persistante de notre Association (il s'agit, on peut l'ignorer, de l'Association des Ecrivains belges) il semble se décider à nous aider plus généreusement et plus efficacement. Votre banquet n'aura d'autre effet que de nous faire repêcher le terrain conquis. »

M. Rency prêche pour sa chapelle : l'Association des Ecrivains belges dont l'activité est nulle jusqu'à présent — nous le répétons — et qui a mis trop longtemps avant de se rendre compte qu'il lui fallait peut-être se décider à essayer quelque chose, pour que nous nous enthousiasions avant de voir la réalisation. Le *Rouge et le Noir*, s'il n'a que peu de mérites, a au moins celui de tenter d'associer tous les écrivains et le public à ses manifestations. Et il y réussit dans une large mesure. C'est pourquoi l'Association des Ecrivains belges a été mal inspirée en se désintéressant de la manifestation dont il s'agit. Elle en retirera, sans doute, quelque bénéfice matériel, mais aucun bénéfice moral.

LE ROUGE ET LE NOIR.

Bibliothèque royale de Belgique
Exposition des
Lettres Belges
d'expression française
1830 - 1930
Ouverte du 8 novembre au 31 décembre

de deux choses l'une

La faillite des compétences.

De plus en plus, chez nous, la politique tourne son vilain nez partout. L'I.N.R. (lisez l'Institut National de Radio-diffusion) qui doit le 1^{er} février succéder à Radio-Belgique, vient d'en faire une savoureuse démonstration.

La loi créant cet organisme d'Etat spécifie que les émissions radiophoniques comporteront notamment un « journal parlé ».

Ce « journal parlé » existait déjà à Radio-Belgique. Il était strictement neutre et tout récemment encore un congrès international de journalistes, réuni à Berlin, avait consacré sa valeur en le désignant comme « le meilleur journal parlé émis jusqu'à présent en Europe ».

A l'origine le ministre « compétent » avait, bien entendu, promis le transfert pur et simple dudit journal parlé dans le nouvel organisme.

Mais les ministres proposent... Survint une campagne de presse de certains journalistes peu soucieux de se reconnaître des confrères aussi brillants, nettement à l'avant-garde des formes nouvelles de la presse, tandis qu'entraient en scène un désopilant conseil de gestion de neuf membres (3 catholiques, 3 libéraux, 3 socialistes, vous pensez bien!) chargés de dénouer les fils de la T. S. F.

Le public lui s'était prononcé depuis longtemps contre l'immixtion de la politique en cette affaire.

Les conseillers, après maintes délibérations, décidèrent que ce journal parlé (qui n'a d'autre mission que de donner les informations de façon objective) pour être neutre devait être rédigé par trois rédacteurs d'opinion politique différente.

Toujours l'immanquable obsession tripartite! Et c'est à cette conception mesquine et sottise que l'on doit de voir un élément excellent, M. Albert Bouckaert, depuis plusieurs années rédacteur au journal parlé de Radio-Belgique, l'un des quatre journalistes radiophoniques existant en Belgique, évincé POUR LA SEULE RAISON QU'IL N'EST PAS CATHOLIQUE MILITANT au profit d'un certain M. Laloire, avocat, inscrit au Barreau de Bruxelles — charmant garçon, certes, mais qui n'a rien d'un journaliste, ni même

d'un apprenti-journaliste. Mais M. Laloire est catholique et c'est le « voulain » du baron Firmin Vandenberghe, vice-président du conseil de gestion de l'I. N. R.

Nous serions fort surpris si les Associations professionnelles de la Presse ne s'élevaient contre semblable passe-droit car, nous y insistons, il s'agissait ici de nommer des journalistes. Et nous sommes désireux de savoir pourquoi l'I. N. R., organisme d'Etat, n'a pas respecté les dispositions légales prises naguère, dans un moment d'enthousiasme, au profit des anciens combattants?

Mais tout cela est vraiment plus complexe encore qu'il ne paraît. Il reste beaucoup à dire et nous y reviendrons.

En famille.

Suivant une solide tradition, le prix de dix mille francs dû à la générosité du Théâtre du Trianon de Liège vient d'être décerné par l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, à l'un des siens : Hubert Stiermet.

Nous ne disons aucunement que ce choix soit mauvais, certes non, mais nous ne pouvons nous empêcher de souligner que l'Académie nous paraît un peu prompt à découvrir, chaque année, dans ses vingt membres celui qui doit bénéficier de ces libéralités.

L'an dernier ce fut M. Hubert Krains et l'année d'avant M. Fernand Séverin. Il y a quatre ans, par erreur, sans doute, ce fut M. Jean Tousseul qui obtint ce prix « d'encouragement à l'art wallon ».

Trois académiciens lauréats en quatre ans contre un seul non-académicien, cela fait un singulier déséquilibre, surtout si l'on songe que les académiciens sont vingt et les autres quelques centaines...

Evres de guerre.

On a vu, dans notre précédent numéro que le *Soir* s'est aperçu, mais un peu tard, que si la tendance locarnienne d'Erich Remarque est véridique, les histoires qu'il raconte le sont beaucoup moins. Cela confirme singulièrement l'opinion de ceux qui prétendent que l'image que donne de la guerre A l'Ouest rien de nouveau, est tout à fait romanesque, et que cet amalgame d'anecdotes passées au jus de cadavre et de bien autre chose encore, bien faites pour épater le gros public, doivent néanmoins être considérées avec la plus grande méfiance par tous ceux à qui il reste encore quelques soucis de la vérité. C'est avec la sincérité qu'on tuera la guerre et non pas avec le mensonge et la fantaisie.

Changement de direction.

Le Casino vient de fermer ses portes. Alexys et Mussière ont passé la main et voici la rentrée de Lucien Fanson et Léonce Petit flanqué cette fois d'Aime Declercq.

C'est comme les ministères, plus ça change et plus c'est la même chose. Nous ne pensons pas que le Casino vogue davantage aujourd'hui que naguère vers de hautes destinées. La présence au gouvernement de M. Fanson n'est point faite pour nous en donner l'assurance. Car il n'y a pas de raison que la mentalité artistique de MM. Fanson et Petit ait à ce point changé depuis un an qu'ils réussissent à présent là où ils avaient échoué.

Un grave problème.

Ce grave problème pourrait bien devenir souriant. Il s'agit du réveil. A tout pris il faut que vous trouviez quelque chose d'aimable à faire ce soir et que ce soit amusant et point coûteux. C'est simple, mais il fallait y songer : vous irez au grillon, rue de l'Ecuyer, applaudir les meilleurs chansonniers et les plus belles chansons.

Jonction.

On reparle avec chaleur du projet de jonction des gares du Nord et du Midi par chemin de fer. Ce problème passionne l'opinion publique et le *Rouge et le Noir* compte le mettre le 7 janvier en discussion à sa tribune.

Dès à présent, les sénateurs, avides de documentation, ont été mis à même d'étudier la question grâce à une excellente maquette réalisée sous la direction de M. Franchimont, ingénieur, par MM. Jos. Dirich, André Blandin, peintre et décorateur, F. Secldrayers, architecte, et Stepman, sculpteur.

Fête de charité.

Il y eut dimanche dernier au Bon Marché une fête de charité fort réussie. Elle avait lieu au profit des œuvres de la Reine, de la Croix-Rouge de Belgique et de l'Œuvre du Calvaire. Ce triple objectif et aussi les soins qui présidèrent à son organisation, lui assurèrent une réussite parfaite. La princesse Astrid fut abondamment fleurie et les épouses de plusieurs de nos ministres se dépensèrent à qui mieux mieux. Le programme était de choix et le public fut vraiment privilégié : M. Vauthier, ministre des Sciences et des Arts, avait daigné en être.

Il est vrai qu'il n'était pas question, cette fois, de littérature.

Le Rouge et le Noir autour du monde...

Ciel bleu, chemises noires !

Reportage par Michel Herbert

(Suite et fin.)

VII

Le facisme, histoire de femme.

Un cocher de fiacre, en chapeau haut de forme, me conduit, suivant l'usage, à la piazza Michelangelo. C'est de là qu'on peut admirer le plus magnifique panorama de Florence, ville d'art incomparable, riche des trésors amassés par les Médicis. La tour mal équilibrée du Palazzo Vecchio et la coupole de la somptueuse cathédrale dominent les palais crénelés et rouissis parmi lesquels l'Arno met une barrette d'émeraude. Au flanc du Ponte vecchio, un vieux pont couvert, des boutiques s'agrippent pittoresquement.

Florence est justement fière de ses monuments, de ses bibliothèques et de ses musées.

Dans son palais Pitti, qui sert de résidence d'été à la famille royale, un cicérone m'invite à contempler le lit historique où, dit-il, ont couché Napoléon et la reine d'Italie.

Il oublie de préciser si ces deux personnages y ont couché ensemble ou séparément.

En flânant près de la maison de Dante, je rencontre Ludovic. Il rêve, devant un verre de Chianti, à la terrasse d'un café. Ce jeune et beau garçon m'est tout de suite sympathique. Il semble comprendre mon désappointement lorsque je me plains, tout haut, de ne trouver chez les libraires que les journaux français réactionnaires ou d'une neutralité politique absolue, le Duce interdisant aux autres publications l'entrée de la péninsule.

Cependant, je m'aperçois que Ludovic porte au revers du veston le faisceau mussolinien.

Intrigué, je lui demande :

— Etes-vous fasciste ?

— Oui !

Il y a une hésitation dans sa réponse. Combien de fois, posant cette question à un italien, j'ai senti la même réticence.

Mon interlocuteur ajoute, comme pour s'excuser :

— Fasciste... forcément... n'est-ce pas ?

Le sentiment prêt aux confidences, je l'interroge. Il me dit son nom (que je ne dévoilerai pas pour les raisons que l'on devine) et son métier. Il découpe le marbre dans une des fabriques de mosaïques qui sont l'orgueil de la ville. C'est un travail délicat, exigeant des connaissances particulières.

Je veux connaître le montant de son salaire. Il gagne 18 lires par jour, tarif réglementaire des ouvriers spécialisés. 18 lires représentent 24 francs. C'est peu, car, de l'autre côté des Alpes, la vie est naturellement aussi chère qu'ici.

Ludovic, qui doit subvenir aux besoins de son père, ne subsiste que difficilement. Agé de cinquante ans et parfaitement valide, le père de Ludovic ne trouve pas de travail, parce qu'il n'appartient pas au parti fasciste. Il eut le tort de ne pas s'y rallier au début, pensant qu'un régime aussi exceptionnel ne durerait pas. Maintenant, les chemises noires n'accueillent plus que les jeunes gens. Tant pis pour les cinquagénaires qui ont trop attendu !

Sans l'aide de son fils, le père de Ludovic mourrait de faim.

Je suggère à mon nouvel ami :

— Partez! Allez vivre dans un pays plus hospitalier, en France, par exemple. — En France!

Ludovic m'apprend que, comme tous ses compatriotes, il ne peut présentement quitter l'Italie, le Duce ayant fermé les frontières afin d'empêcher l'émigration.

— Si Mussolini retient de force tant d'ouvriers, dis-je, c'est sans doute que votre industrie nationale a besoin de bras. Le chômage doit être inconnu chez vous, sinon...

Mon interlocuteur hausse les épaules.

— Le chômage, soupirez-t-il, il n'y a que ça partout.

L'occasion qui m'est offerte d'aborder un sujet défendu est trop belle pour que je la laisse passer. Je me risque à proférer :

— Le fascisme italien a près de sept ans d'existence, or, aussi tyrannique soit-il, un gouvernement ne saurait se maintenir au pouvoir aussi longtemps sans l'assentiment des gouvernés.

— A moins qu'il n'ait pris la précaution élémentaire d'emprisonner ou de déporter tous ceux qui ne pensent pas comme lui.

Ludovic vide son verre et reprend :

— Evidemment, le Duce compte des partisans. Il est soutenu par tous ceux que le nouvel état de choses a enrichis et élevés. La nouvelle aristocratie, quoil ! Il est accepté par la noblesse et la haute bourgeoisie qui croient que sans dictature le pays retomberait dans l'anarchie. Il est subi par les autres, par tous les autres.

— Subi ?

Du doigt, le jeune italien me montre un milicien qui traverse la rue.

— Ils sont quelques centaines de mille comme celui-là qui nous surveillent et qui nous briment. C'est la police particulière de Mussolini. Une telle armée coûte cher, mais qu'importe puisque ce sont les contribuables qui font les frais de son équipement et de son entretien!

— Ne fut-il pas question de supprimer cette milice ?

— Le Duce l'avait promis au roi après la marche sur Rome. En fait, il enrôle cette année deux cent mille miliciens nouveaux.

— Mais le roi...

— Le roi collectionne des médailles. Rien autre que la numismatique ne semble l'intéresser. Le gouvernement, le pays, la presse même l'ignorent. Tenez! Parcourez les journaux de ce matin. Ils ne consacrent pas une ligne à Victor-Emmanuel. En revanche, le portrait du Duce orne chaque page. Son nom figure à chaque alinéa. Ah! il sait soigner sa publicité.

Ludovic allume une cigarette et souffle dans une bouffée de fumée :

— Le Duce n'est peut-être pas entièrement responsable des fautes qu'on lui reproche. Il a pris le pouvoir par surprise, sans préparation, sans philosophie directive. Il se rend compte, aujourd'hui, qu'il a accepté un rôle trop lourd pour lui. Mais il est prisonnier de ce rôle. Alors, il bluffe pour continuer à régner. Tout est bluff, ses décrets inconsidérés qui ruinent telle ou telle classe sociale, les rodomontades de ses ambassadeurs, les attentats organisés dont il sort indemne et qui lui permettent de faire figure de héros invulnérable. Nul mieux que lui, croyez-moi, ne sait l'inanité de ses discours incendiaires de Florence, de Bari, ou d'ailleurs, mais il est contraint à la sur-enchère pour complaire à ceux qui le soutiennent.

— Jusqu'où devra-t-il aller pour les contenter ?

— Bast! Parmi ceux qui poussent le Duce aux excès beaucoup n'agissent ainsi que parce qu'ils savent que c'est la plus sûre façon de le déconsidérer et le fascisme n'a pas de pires ennemis que les ultra-fascistes.

Ludovic baisse la voix :

— Arnaldo Mussolini, par exemple.

Je me récrie :

— Mais Arnaldo doit tout au fascisme, sa fortune, sa place de directeur du quotidien italien le plus important. Qu'espère-t-il en tentant de ruiner son frère ?

Ludovic articule en me regardant dans les yeux :

— Il espère prendre sa place...

Il ajoute après un silence :

— Sa place... et sa maîtresse.

Stupéfait, je demande au jeune garçon s'il se moque de moi. Il rétorque en souriant :

— Mais non! Le fascisme ce n'est, au fond, qu'une histoire de femme... Et la femme se nomme Margherita Sarfatti...

VIII

A l'ombre de la tour penchée.

Pise a pavosé. Des drapeaux pendent aux fenêtres. Des panonceaux, ornés de faisceaux, se balancent au dessus des portes. Chaque train, entrant en gare, déverse son contenu de miliciens et de bambillas.

Cependant, dans la vieille ville, tout est calme. Les habitants s'abandonnent avec des mines de conspirateurs. Le plus humble gâcheur de plâtre croit jouer un rôle historique en ce jour où deux cent mille hommes de plus seront enrôlés dans la milice fasciste.

Sur la place du Dome, devant la tour penchée, la cathédrale et le baptistère, tous trois blancs et tarabiscotés comme ces monuments de saintoux chers aux charcutiers patients, une tribune rouge a été dressée.

A l'extrémité de la pelouse centrale des fillettes, en blouses blanches, jupes et bonnets noirs, défilent au pas cadencé.

Intrigués, quelques touristes laissent à ses explications le guide unijambiste qui vante les mérites du baptistère (« ainsi appelé, dit-il, parce qu'on y baptise les enfants »), et abandonnent à ses vociférations le gardien-ténor chargé de prouver à chacun le bon acoustique de la salle en filant une série d'uts de poitrine.

Ils dédaignent même de prêter attention aux doléances d'un frère de la miséricorde qui quête pour les hôpitaux, en cachant sous une cagoule de toile cirée sa face écémateuse et mal rasée. Mais ils suivent avec curiosité les évolutions d'un régiment de jeunes garçons, arborant chemises noires et foulards bleus.

Ce sont les bambillas, les apprentis fascistes. Ils manœuvrent sous le commandement d'officiers miliciens dont la poitrine est barrée d'un large ruban bleu.

Des civils, à brassards blancs, et des agents de police, casqués de feutre, font évacuer la place et me rejettent avec vigueur sur les bas-côtés.

J'ai un moment l'intention de me plaindre de leur brutalité auprès du personnage à chaussures à bouts carrés qui me suit comme mon ombre depuis mon arrivée à Pise, mais je suis détourné de mes pensées par l'arrivée d'une fanfare. Elle débouche d'une rue adjacente en jouant faux l'hymne fasciste. Elle s'avance, précédée de son chef et escortée d'avant-gardistes en bicyclettes.

Agrémentés d'aiguillettes blanches et d'aigles de cuivre, les avant-gardistes à pied

apparaissent. Ils sont suivis des civils, membres des organisations fascistes de la région, des miliciens, fusil sur l'épaule, et même des pompiers groupés autour d'un large drapeau rouge à croix blanche.

Tous marchent au pas, le front haut, heureux de figurer dans cette parade.

Ils se massent sur la place. Au dessus de leurs têtes des étendards curieusement découpés et des drapeaux claquent au vent.

Des estafettes courent dans tous les sens portant des ordres contradictoires.

Sur la tribune des officiers ont pris place. De grosses gouttes de sueur roulent sur leurs visages écarlates. Ils étouffent visiblement sous les panaches, les grosses épaulettes, les crachats, les médailles, les aiguillettes et les sabretaches. Au centre, un capitaine de la milice préside, important. D'une voix que l'asthme coupe de sifflements, il prononce une harangue courte mais véhémente.

A ce que je crois comprendre, il rappelle qu'aujourd'hui des fêtes se déroulent dans tous les chefs-lieux de province afin de consacrer l'enrôlement de 90.000 miliciens et de 110.000 avant-gardistes. Il annonce — de quel ton glorieux! — que cette levée en masse coïncide avec le lancement de cinq nouveaux navires de guerre italiens.

Qui parlait de désarmement naval ? La cérémonie proprement dite commence, rituelle, théâtrale.

Les avant-gardistes prêtent serment et se rangent face aux miliciens, fanions déployés. Tour à tour, chaque avant-gardiste sort des rangs pour recevoir du milicien qui lui fait face le mousqueton et l'accolade.

Longtemps, miliciens et avant-gardistes se frottent consciencieusement l'épiderme.

Les bambillas qui les regardent ne sont pas moins fiers que leurs aînés. Ils se tiennent droit, bombant le torse, contents d'exhiber publiquement les oripeaux dont Mussolini les a abondamment affublés. Ils adressent des signes condescendants à leurs nourrices béates ou à leurs petites amies admiratives dissimulées dans la foule des curieux. Ne leur a-t-on pas dit qu'ils étaient les sauveurs de la civilisation ?

En attendant de réduire à merci les ennemis de l'Italie, un milicien repousse avec courage, de la crosse de son mousqueton, un petit chat qui s'est aventuré jusqu'à sa section.

Ah mais! Ah mais!! Ah mais!!!

La grande cause compte déjà une victime. Des brancardiers emportent un avant-gardiste dont l'estomac n'a pu retenir les nombreuses orangeades absorbées depuis le matin.

...Le souvenir de ce spectacle héroïque comme me poursuit tandis que le train m'emporte. Par la glace de la portière, j'aperçois des soldats postés le long de la voie. Chaque pont, chaque embranchement est ainsi gardé militairement.

Dans le couloir du wagon, suivant l'usage, des miliciens fascistes veillent.

Assis à mon côté, un individu en melon braque sur moi un regard scrutateur. Cette suspicion m'exaspère. J'ai hâte de respirer un air plus libre.

...Modane. Un douanier bleu apparaît. Son haleine évoque les splendeurs de la cuisine méridionale.

Il demande en lissant ses moustaches :

— Rien à déclarer ?

— Non, mais...

— Suffit! On va voir... Ouvrez vos bagages et sortez tout... Comment?... D'où vient cette paire de chaussettes neuves que vous tentez de dissimuler?... Suivez-moi au bureau!... Votre compte est bon!... Je vous apprendrai à jouer au loustic avec moi!

Dans le compartiment voisin, deux Américains parlent haut dans la langue d'Edgar Poe.

Je suis en France.

Michel HERBERT.

■ C'est maintenant qu'il faut vous abonner au journal Le Rouge et le Noir qui n'a pas d'équivalent en Belgique. Voici la fin de l'année, l'occasion de choisir entre les publications celles que vous lisez toujours avec intérêt. C'est au Rouge et Noir qu'il faut donner votre appui : un abonnement ce n'est guère et pourtant c'est utile. Le prix n'en est pas prohibitif :

45 francs

jusqu'à fin 1931, plus les numéros restant à paraître en 1930.

Congo et France . . . 60 frs
Autres pays 75 frs

Compte chèques postaux :
■ Le Rouge et le Noir ■
■ Bruxelles N° 2883,74 ■

La grande misère des Lettres belges

« Catacoustique, cataleptique, ca'aplasme. »
A.-A. LAPONDER.

Mon cher Laponder,

Je ne suis pas de votre avis. Votre cristallisation — si Lapondérienne — m'aveugle à force de clarté. N'oubliez pas qu'un homme comme moi, ordinaire et compliqué, ne peut se frayer un chemin qu'à travers l'obscur et dans le mobile, aussi entre divers ricochets.

La ténacité me plaît, où il me faut inventer la vue et la perfectionner. Mais ne parlons pas de moi, je n'y suis que trop porté depuis que j'ai l'honneur de m'opposer à votre fulgurante personnalité. Il me faut avancer, à pas hésitants, dans la grande misère des Lettres belges, brouillard hétérogène, homicide ou gaz exhilarant.

Quel tapage, diurne et nocturne, autour de cette grande misère, cher ami! Quel funèbre ballement sur le ventre creux de nos maigres écrivains! Les pauvres! ils crèvent de faim, à ce que j'entendis entre deux stoups. (Je ne suis donc pas un unique exemplaire.) Dans ma fatuité, j'imaginai que cette grande misère portait exclusivement sur la qualité et la quantité de notre littérature. Hélas! il s'agit de la mévente des ouvrages. Encore une affaire de centimes perdus et de cramique impossible!

Laponder, je vous confesse que je ne coupe pas dans ces sombres histoires d'intestins grêles, d'œsophages torturés, d'oreilles basses. (Entre nous, certaines oreilles ne sont jamais assez basses.) Ce film de la faim, c'est de la littérature.

L'écrivain belge, modèle courant, ne crève pas de faim. Plus expédient, moins héroïque que ses confrères français (certains) il ne donne point toute son activité à la littérature. Le spasmodique effroi d'être tenu pour un parasite, un faînéant, un anormal, lui fit prendre une profession. Il n'attend point de l'exercice de son « art » l'essentiel entrecôte, le terme du loyer, un officiel pardessus, d'hiver.

Je dis l'écrivain belge modèle courant. Mais « l'autre », sans fortune, sans métier, pour qui l'acte d'écrire est plus impérieux que l'instinct de conservation?

L'écrivain belge, modèle courant, écrit un peu tous les soirs — et le dimanche après-midi. Il a des manuscrits, à domicile. (Quoi, au bout de quelques années, ce travail manuel commande le respect!)

Au fond, cet écrivain a peut-être beaucoup de talent. Alors, je le plains de tout mon cœur, cher Laponder; l'écrivain belge qui travaille huit heures par jour pour assurer sa subsistance, qui a des responsabilités, s'il n'est point doué à la fois d'une qualité intellectuelle et d'une richesse nerveuse qui passent la mesure ordinaire, doit perdre rapidement, fourbu par sa besogne quotidienne, la qualité et la quantité de sa valeur créatrice.

Imaginez l'existence d'un écrivain belge (modèle courant) qui a du talent mais pas de résistance physique? (Ecrire est aussi un labeur — et peut-être le plus épuisant.) Il a beau me dire, celui-là, que son travail salarié (il faut manger) n'est qu'une sorte d'alibi, qu'à demeure, dans son atmosphère personnelle, il est l'écrivain, le poète. Il n'est plus que poète en partie terrassé. J'en ai la larme à l'œil, cher Laponder.

Mais il ne crève pas de faim. C'est déjà quelque chose. Avec des appointements moyens, il s'en tire. Si sa situation matérielle n'est pas brillante, disons qu'il vitote, ou même qu'il végète. Des millions et des millions d'hommes autour de nous sont dans le même cas. Encore une fois, pleurons, cher Laponder, mais pas sur les écrivains seulement.

Talentueux (comme on dit), médiocre, innommable, en somme, que veut-il l'écrivain belge du soir et du dimanche? La diffusion de son œuvre, de la notoriété, de l'argent.

Le médiocre (comme partout ailleurs) veut surtout de l'argent, des ressources supplémentaires, histoire de mettre de temps en temps une petite somme de côté. Chacun s'offre à la chance, qui pour la réputation, qui pour des devises.

Ah! si la littérature procurait à l'écrivain belge, modèle courant, ou la gloire, ou l'argent, ou les deux à la fois, quel chrono idéal à faire bayer de projets les futurs romanciers, les futurs poètes.

Je vous entends, Laponder. Vous songez aux écrivains qui ont de la fortune — et quelquefois du talent. S'il vous plaît, laissez, pour un peu, votre mystérieux humour.

L'écrivain riche est au dessus de sa fortune, il la survole. C'est pourquoi il n'a jamais d'argent. Il est vraiment misérable.

La grande misère des Lettres belges n'est, en définitive, qu'un chantage aux lecteurs. Les écrivains belges, modèle courant, réclament des lecteurs.

Mais le lecteur belge ne donne ses faveurs et son intelligence qu'aux multiples

productions de la littérature française — de France.

Snobisme? (si nous faisons un peu de politique, cher Laponder?) Quoi, les ouvrages français occupent ici le meilleur et le pire du marché! Forte publicité. Talents incontestables (c'est le cliché). Comment ne pas céder? Ah! ce pouvoir magnétique de l'édition française! Mais voulez-vous m'expliquer pourquoi nos écrivains édités, disons par miracle, à Paris, ne sont guère lus en Belgique? Si leurs ouvrages, au même titre matériel que ceux des écrivains français, étaient à Paris vraiment « lancés » par la critique ou la publicité, le lecteur belge n'hésiterait pas. Il demande des références, ce lecteur. Que trouve-t-il dans Candide, les Nouvelles Littéraires? La critique des ouvrages belges y est faite par des correspondants belges. En veux-tu, en voilà! La France d'abord aux Français. C'est logique.

Mais l'édition belge, Laponder?

Elle ne compte pas, si elle existe.

Tout le monde le sait, le pauvre écrivain belge qui crève de faim fait éditer à ses frais, neuf fois sur dix. Le lecteur n'aime pas cela. Un écrivain qui doit régler son imprimeur a-t-il quelque talent? Encore si la critique belge... Elle est inopérante, Laponder.

La grande misère des Lettres belges est due à l'indigence intellectuelle de nos critiques. L'on sait que la critique des livres ne donne pas en Belgique ce que nos écrivains en exigent. C'est entendu, il ne suffit pas d'être Belge et de publier un livre pour que ce dernier soit un chef-d'œuvre. Mais suffit-il d'être Belge, académicien, journaliste et professeur pour trancher du grand critique?

Nous voulons (moi je m'en f... Laponder) des critiques intelligents, nés, doués, pour la critique.

Aux littérateurs de critiquer ouvertement les critiques actuellement en fonction (ce sera drôle!) et la misère des Lettres belges ne sera bientôt qu'une légende. Les bons ouvrages seront lus; les mauvais aussi. Ah! douce glissoire vers les fidèles lecteurs! D'ailleurs, presque sans publicité, la Semaine au livre belge a bien rendu — passez-moi le mot.

Mais il y a quelque chose de changé dans notre chère atmosphère et sur nos beaux territoires.

Cher Laponder, la plaisante mode que d'être Belge — ou quelle fluxion tout à coup!

Le public — le nouveau public — ira bientôt jusqu'à réclamer, exiger des écrivains belges édités en Belgique. Pourquoi pas?

Si Baillon, Hellens, Van Offel durent naguère chercher éditeurs en France, le moment est venu pour les jeunes de changer de démarche. (Le ridicule est d'imaginer que les éditeurs français doivent absolument servir de banc d'épreuve aux jeunes écrivains belges.)

Leur moindre manuscrit, qu'ils n'ailent point, avec quelle naïveté, le porter dans les paniers français. Certes, nous manquons de paniers. Ça viendra, n'est-ce pas, Laponder? Avant peu, les éditeurs ici fourmilleront : pensez donc, le lecteur belge attend.

Laponder, cher ami, je vous quitte.

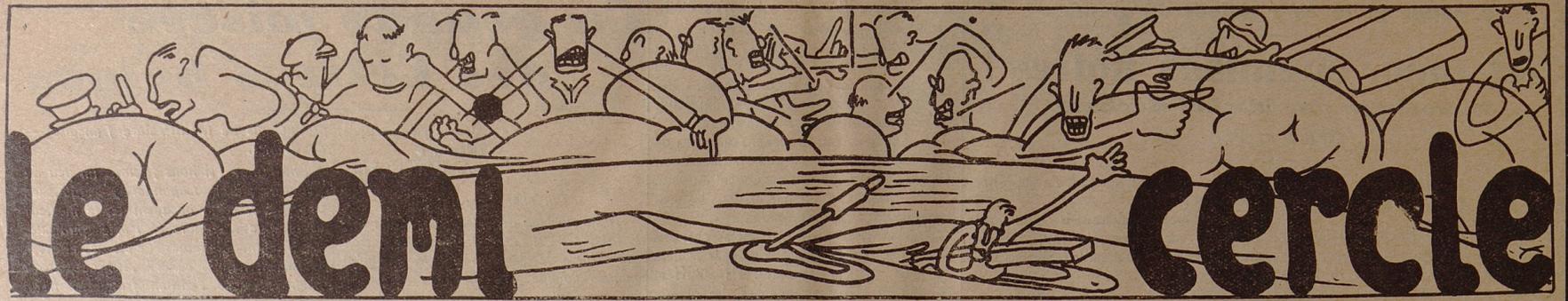
J'espère que vous lirez gravement ma petite communication sur la grande misère des Lettres belges. Puis-je ajouter que tout cela n'engage en rien ma personne. Mais vous le savez bien. Ecrire n'est pour moi ni une question de papier imprimé, ni de tube digestif. Quand ma plume est enchantée, je fais l'obéissant. Enchanté moi-même, mon encrier se remverse et la vie devient mon poème.

Vous êtes toujours avec moi.

René VERBOOM.



— Ma vie n'est qu'une longue suite d'épreuves...
— Pas étonnant : vous êtes imprimeur!



L'HOMME
d'Extrême-Gauche

La révolution contre la guerre

Si l'idée de la guerre est liée au sentiment d'une destruction totale de l'Europe, elle est aussi, pour le révolutionnaire, dominée par la menace de l'anéantissement du prolétariat. Que Paris, Berlin, Varsovie, Moscou, ces ateliers des idéologies révolutionnaires, que les agglomérations prolétariennes des grandes villes industrielles viennent, au premier choc, à être dévastées par les gaz et les toxines, et c'en est peut-être fait du socialisme comme du capitalisme. Seule, la paysannerie riche d'échapper aux prodiges méfaits de la guerre. Il serait difficile d'infirmer l'outrance de cette prévision. Le moins qu'on en puisse dire c'est que la virulence des antagonismes impérialistes n'est pas faite pour changer la tournure pessimiste de ce dialogue. Car les conséquences de la destruction du prolétariat ne s'arrêtent pas à cette classe. Par le seul fait qu'un prolétariat, de par le processus des forces historiques, incombe la tâche d'un prochain renouvellement des valeurs spirituelles et des systèmes de production, renouvellement qui, entre mille signes contradictoires, se fait pressentir aujourd'hui, cette destruction impliquerait pour la civilisation un saut en arrière de plusieurs siècles, un retour à une économie semi-agricole, semi-artisane axée autour de la paysannerie, de cette « barbarie dans la civilisation », comme le disait si fortement Engels, c'est-à-dire à un stade culturel et humain depuis longtemps dépassés. L'homme retomberait de but en blanc sous d'anciennes servitudes et tout espoir de révolution prolétarienne serait du même coup éradié. A la domination capitaliste succéderait, en dépit de toute filiation historique, une nouvelle ère de piétinements, d'obscurités jacqueries, de luttes entre les cités renaissantes et les campagnes rejetées dans la routine et les reviscoscences de l'égoïsme individualiste.

C'est cette croyance absolue dans les facultés créatrices du prolétariat, cette préoccupation maîtresse d'en sauvegarder, à tout prix, les ressources et la vertu révolutionnaire qui, d'un bout à l'autre, dictent l'attitude et l'idéologie de Marx. De la négation de l'idée de patrie que, dans le « Manifeste communiste », Marx lance contre le capitalisme naissant au « devoir civique » de l'Adresse aux travailleurs français, ce souci des intérêts et de l'avenir révolutionnaires du prolétariat reste l'étoile polaire de l'orientation politique du grand dialecticien.

En Europe, où le prolétariat est la masse organique de cette extrême et fragile articulation de pays industriels, cette sauvegarde du prolétariat dépasse sa signification de classe. Elle coïncide avec la défense véritable des populations et des forces vives de chaque nation. Elle crève la fiction bourgeoise de l'entité de la patrie et la remplace par la réalité des classes. Le mythe de la défense nationale n'a pas le pouvoir de supprimer l'antagonisme des classes. Moins que jamais aujourd'hui que l'ère des guerres nationales ou d'émancipation nationale est définitivement close en Europe. L'idée de nation et celle de défense nationale n'ont de véritable sens que pris sous l'angle de l'époque impérialiste que nous vivons; tant il est vrai que chaque pays capitaliste, qu'il brigue ou protège des territoires coloniaux, joue sa partie sur son propre impérialisme ou l'impérialisme allié, selon la conjoncture des événements. Ici encore l'anarchie capitaliste obéit à des lois. Y céder revient à faire le jeu même du capitalisme.

En fin de compte, ce serait nourrir un leurre grossier que de croire la vertu de la défense de la patrie contre une agression fasciste. Car on ne se sauve pas du fascisme en s'en remettant à son propre fascisme. Et la prochaine guerre verra des démocraties et dictatures acquiescées par les connivences des diplomates. Il n'est pas, au surplus, d'adhésion au principe de la défense nationale qui puisse éviter au prolétariat de tomber dès le premier jour de la guerre sous le coup de cet épece de dictature militaire à laquelle recourt le capitalisme en danger. En face de quoi, sous prétexte de préserver de la réaction quelques menues conquêtes, cette adhésion prend tout à coup l'allure de la plus môme débacle : celle d'une classe qui renonce. Et cette abdication équivaut à une double défaite : idéologique et matérielle. On ne compose pas impunément avec la classe ennemie.

Il n'est de véritable défense du prolétariat que liée à l'action révolutionnaire. La guerre civile est la seule guerre qui soit propice au prolétariat. Parce qu'elle est un moindre mal. La puissance des forces destructrices de la guerre impérialiste expire en face des épisodes de la guerre civile. L'extermination massive n'est d'aucun secours contre le processus de décomposition révolutionnaire qui envahit les armées dans les tranchées, les équipes d'ouvriers militarisés, les villes où bourgeois et prolétaires vivent côte à côte. Ni la stratégie militaire quand c'est de combat de rue qu'il s'agit.

Ainsi la seule sauvegarde du prolétariat tient tout dans la nécessité révolutionnaire de transformer la guerre impérialiste en guerre civile. C'est le point où l'exemple de Lénine rejoint la pensée de Marx. Celui de Liebknecht aussi.

A.-C. AYGUESPARSE.

L'HOMME
DE GAUCHE

Que l'élite fasse son devoir

M. Léon Donnay n'aime pas les hommes politiques. Il les trouve insuffisants. Il voudrait qu'ils fussent tous des Colbert ou des Richelieu. Sans doute n'a-t-il pas tout à fait tort encore que les hommes politiques paraissent bien exigeants, s'ils reprochaient aux littérateurs de n'être pas tous des Shakespeare ou des Goethe.

Mais ce n'est pas là-dessus que je vais lui chercher querelle. Je lui accorde au contraire bien volontiers que la politique a rarement l'élevation, la clarté et, pour tout dire, la pureté qu'il faudrait.

A qui la faute? Aux élus dans une certaine mesure, mais aux électeurs aussi pour une bonne part.

Un peuple n'a pas seulement le gouvernement qu'il mérite : d'une façon plus générale on lui fait la politique qu'il peut comprendre.

Messieurs les intellectuels, les individualistes, les artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, poètes et romanciers de Belgique, si vous trouvez vraiment que la politique manque d'envolée, d'enthousiasme, d'idéal, commencez, voulez-vous, par remplir votre devoir.

Je ne vous demande pas de méditer sur les assurances sociales, sur la réforme de l'Etat, sur le meilleur système d'impôts; je vous prie seulement d'accomplir votre tâche d'élite; de prendre position, en cette qualité, sur les grands problèmes d'ordres généraux, dont la solution, pour la civilisation, dont vous êtes les plus beaux ornements, est une question de vie ou de mort.

Vous réunir, défendre vos intérêts matériels, réclamer si non protection, tout au moins, encouragement des pouvoirs publics, ce n'est certes pas moi qui vous le reprocherai. Mais vraiment de vous j'attends autre chose encore, au moment où le monde paraît en revenir aux errements de 1914, où les dangers de guerre se font de plus en plus précis.

Europe ma patrie, s'unir ou mourir, répétait l'autre jour, ici même, Albert Guislain après Gaston Riou.

Entendez-vous ces appels?

Il n'y paraît pas. Suis-je injuste, je le souhaite pour pouvoir m'en excuser, lorsque j'affirme que de toutes les élites intellectuelles du monde, celle de Belgique est la moins attentive à ce qui se passe de grave et de grand, la moins préoccupée et la moins audacieuse.

Voyez la France. Voyez, un exemple entre cent, comme les *Nouvelles Littéraires*, s'affirmer certains dimanches, bon ouvrier des idées nouvelles et salvatrices.

Voyez l'équipe remarquable que M. G. Valois a groupé autour de ses *Cahiers Bleus* et de sa maison d'édition. Voyez comme la jeunesse intellectuelle, là-bas, comprend sa mission et encourage les hommes qui veulent vraiment faire de la noble politique.

Quand e' ou avez-vous pris position en Belgique?

A l'heure présente pour faire cette Europe unie, dont la nécessité apparaît chaque jour plus vitale, on ne peut compter que sur les prolétaires et sur l'élite intellectuelle, contre la bourgeoisie moyenne et petite gardienne des traditions et des préjugés.

Les ouvriers, dans leur très grande majorité, ont le sentiment profond des liens puissants qui les unissent les uns aux autres par-dessus les frontières; mais cette communauté d'intérêts matériels, si forte soit-elle, doit être complétée par des sentiments analogues, transposés sur le plan spirituel, et qui sont l'apanage des élites.

Ce n'est pas seulement économiquement, c'est moralement et intellectuellement que craquent les vieux cadres de la Patrie.

Intellectuels de chez nous, sauf de rares exceptions, vous paraissez indifférents ou incompréhensifs.

Est-ce possible! Dans un moment si grave, renoncerez-vous à jouer votre rôle, à dire ce que doit vous dicter votre connaissance du monde et votre sensibilité?

Je vous l'affirme, cette faillite-là, que vous êtes en train de laisser prononcer, est infiniment plus lourde de conséquences, que toutes les insuffisances et toutes les médiocrités de la politique.

P.-H. SPAAK.

Dans notre précédent numéro, dans l'article d'Albert Guislain « Patrie Européenne », on a pu lire :

« Europe, ma patrie. » Tel était le titre d'un livre de Gaston Georges Valois...

Albert Guislain avait écrit : « Europe, ma patrie. » Tel était le titre d'un livre de Gaston Riou, publié aux éditions de Georges Valois.

L'HOMME
DU CENTRE

Diptyque

Je viens de rencontrer un ami flamand qui m'a dit :

— Vous connaissez Henri Borginon? Quel genre de type cela fait-il?

— Borginon? Un charmant type : une tête bouclée comme un petit Saint-Jean, un bon regard de myope, de la rondeur, une malice pleine de bonhomme...

— Oui, mais c'est un gros bêta!

— Permettez... (mon homme a même dû plus fort que cela, sans doute parce que, ayant lu le dernier « Demi-Cercle » où les ministres sont traités de « trous de balles » et de « chimpanzés » il veut se mettre dans le ton)... permettez...

— Où a-t-il été chercher, votre Borginon, que nous révisions, nous, Flamands, de la Grande-Néerlande. Nous demandons beaucoup de choses, mais quant à devenir Hollandais, ah! ça! non par exemple!

— Pardon, Borginon rapporte cette tendance pan-néerlandaise comme étant une espérance propre non à lui-même, mais aux « avancés » du frontisme.

— Vieux truc de métier. Faire dire par un autre ce qu'on pense soi-même. D'ailleurs, cet avancé, Borginon ne le désavoue guère. Il le proclame « son ami ». Alors?

— Il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce que dit Borginon...

— En attendant, il me déplaît bougrement qu'on répande que je veux devenir Hollandais. Je n'ai rien à dire contre la Hollande. C'est un beau pays, bien tenu, un peu trop enfoncé dans le confort de plusieurs siècles de paix prospère, mais avec une élite instruite, un peuple solide et sage.

— Vous profiteriez de cette prospérité.

— Croyez-vous? La Hollande ne veut pas de nous. Sa majorité protestante n'a que faire de nos populations catholiques. Ses amateurs commencent à réformer l'Escuat.

E' puis, voyez-vous, il y a aussi, tout de même, le sentiment. Un Flamand, Monsieur, c'est quelque chose de très particulier, c'est un type costaud, franc du collier, grand rouspéteur, avec tout un passé cabossé, fiévreux, héroïque, avec du ciel dans l'âme et de la flamme aux yeux, avec une joie de vivre et une chaleur de sang qui n'ont tout de même, nom d'un chien, rien de hollandais!

Il me quitte furibard.

Trois pas plus loin, je rencontre un ami wallon. — Je viens de Liège, me dit-il, et je suis furieux.

— Pourquoi donc?

— Je sors de la conférence d'un académicien français, Liège, citadelle avancée de la Latinité, etc., thème connu. A la sortie, je cause avec quelques Liégeois; jeunesse dorée, mais accent local. Et les voilà partis : « Oui, nous en avons plein le dos de toutes ces brimades flamandes. Qu'on nous laisse aller à notre vraie patrie de race, la France! »

— Tu as répondu que cette mauvaise humeur était injuste et qu'après avoir torpillé le bilinguisme par paresse, les Wallons vont un peu fort quand ils se plaignent de concessions dont ne souffrent que les minorités françaises de Flandre.

— J'ai répondu surtout que je ne voulais pas devenir Français. Certes, n'est-ce pas, il ne s'agit ni de notre affection ni de notre admiration pour la France. Mais nos tribulations liégeoises voient seulement dans la France un pays de bien-dire et de bien vivre, comme on l'imagine au « Cercle Gaulois ». La réalité est autre. La France a les charges écrasantes d'une grande nation et nos bons Wallons iront vite la langue quand ils auront leur part de ce fardeau. Je vois nos industriels aux prises avec la fiscalité de la République, nos patronages et nos couvents faisant connaissance avec les radicaux français, nos fils de paysans ardennais allant tirailler dans le bled du Maroc ou de Syrie.

Et puis un Wallon, vois-tu, mon cher, c'est quelque chose de très particulier; c'est un type malin, narquois, grand rouspéteur, qui déteste tout ce qui est protocole et caserne, qui pousse de rire devant une décoration, un grade ou un titre, qui a ses idées à lui, ses habitudes et ses goûts locaux, et aussi tout un passé, un vieux passé de révolté, de cabochard et de particulariste. Et tout de même, non d'une pipe, il n'a aucune envie de renoncer à tout ça!

Il me quitte en bougonnant.

Victor de LAVELEYE.

L'HOMME
DE DROITE

Actions de contrôle

Ceci ne ressortit pas à la politique de droite, ni de gauche, ni du centre.

C'est une question de moralité publique et d'intérêt national.

On sait sous quel aspect se présente le problème.

La société anonyme, au vu de la loi, est un groupement de capitaux.

Ceux-là mêmes qui, en lui confiant leurs fonds l'on appelée à la vie, en doivent rester les maîtres et y faire la loi.

Si des conflits surgissent sur l'orientation à donner à l'entreprise commune, c'est aux actionnaires représentant la majorité des capitaux qu'il appartient d'imposer la décision finale. La minorité devra s'incliner. Ce sera souvent dur, parfois injuste : les majorités n'ont pas toujours raison. Mais, à peine d'anarchie, il fallait bien qu'il y eût, au sein de la société, une autorité suprême. Et cette autorité, il est logique de la conférer à la majorité plutôt qu'à la minorité.

Ceux qui, ayant apporté la plus grande partie des fonds, ont, par là-même, assumé plus de risques, doivent, normalement, l'emporter sur ceux qui n'ont engagé dans l'affaire que des intérêts moindres.

Sous ce régime, assez solidement charpenté, la société anonyme a connu en Belgique — et ailleurs — un développement merveilleux.

Cadre idéal où a pu se déployer à l'envi l'esprit d'initiative de nos inventeurs techniciens et industriels, la société anonyme a, sans conteste, contribué à la prospérité et à l'essor économique de notre pays.

Et cependant, tout comme jadis les médecins de Molère, nous avons changé tout cela.

« Nous » : les dirigeants, de nombre de sociétés, qui, subitement ont éprouvé le besoin de s'assurer la permanence de leurs fonctions, généralement fort lucratives, en se dispensant de garder un intérêt pécuniaire appréciable dans l'entreprise qu'ils géraient. Application grandiose du principe fameux : *Les affaires, c'est l'argent des autres.*

Le moyen? Il fut découvert il n'y a pas bien longtemps et s'es répandu avec la rapidité de l'éclair : on crée dans chaque société des actions de contrôle qui permettront à leurs heureux possesseurs — bien entendu ce seront toujours les administrateurs en fonctions — de régenter à perpétuité l'affaire sans y conserver un intérêt sérieux et sans courir le plus léger risque.

La par exemple où il existe 1.000 actions valant chacune 5.000 francs, on crée 1.000 actions de... 50 ou même de 10 francs, auxquelles on attribue généralement un droit de vote égal à celui des premières.

Les administrateurs qui détiennent les 1.000 actions à 10 fr. — qui leur auront coûté en tout et pour tout 10.000 fr. — seront désormais les maîtres incontestés, les dictateurs tout-puissants d'une entreprise valant cinq millions.

Et les actionnaires véritables, les apporteurs des cinq millions, seront réduits au rôle de simples figurants, obligés de subir, en toute passivité, la volonté de leurs prétendus mandataires. Car, légalement, les administrateurs omnipotents, demurent les mandataires, « révocables », des actionnaires...

Les actions, dites de contrôle, ont donc, comme l'on voit, cette particularité remarquable, de faire échapper à tout contrôle leurs ingénieux inventeurs!

Que tous les administrateurs de sociétés qui ont eu recours aux actions de contrôle aient agi par intérêt personnel, dans le seul dessein de s'assurer l'impunité en cas de faute et de faire tort à l'ensemble des actionnaires, nul ne songera, sans injustice, à le soutenir.

Mais le fait est que tous sont, pratiquement parlant, arrivés à ce résultat.

Résultat paradoxal. Vit-on jamais mandataire se jouant aussi audacieusement de son mandat, et continuant à gérer, contre leur gré, les intérêts de ceux dont ils auraient, à juste titre, perdu la confiance? Vit-on jamais expropriation plus choquante que celle d'actionnaires, maîtres souverains selon la loi, mais dépourvus de toute participation à la direction des affaires sociales, c'est-à-dire de leurs propres affaires?

Ces abus doivent cesser.

L'opinion publique s'est émue.

Il faut rentrer dans la légalité.

Le gouvernement vient de déposer un projet de loi qui, sans être aussi radical qu'on voulait l'espérer, a du moins le mérite de mettre un terme au scandale, en ce qu'il a de plus criant.

Puisse le Parlement ne pas tarder à prendre, à ce sujet, les responsabilités qui lui incombent : il y va d'une question de salubrité publique.

Paul STRUYE.

L'HOMME
D'AILLEURS

Babel en Flandre

— Le droit de s'exprimer uniquement en flamand, eh! oui! donne le leur à tes amis, et tu verras ce qu'il vaut! Avant d'entraîner la nation à cette expérience collective, il serait plus sûr d'essayer sur une petite échelle. On composerait une commission — oui, encore une! — qui grouperait d'honnêtes Flamands, l'équivalent du Belge moyen, choisis dans diverses régions du pays flamand, et on leur ferait donner par des professeurs néerlandais deux ou trois conférences sur des sujets d'ordre général. Ils seraient ensuite invités à les discuter en re eux. On verrait alors ce que représente l'unité de la langue flamande. Jamais ces gens n'arriveraient à se comprendre, et probablement n'auront-ils pas compris les conférenciers.

Allons soyons sérieux! Leur faire apprendre le français les développe. C'est pour leur plus grand bien.

Ainsi me parla l'homme du centre, tandis que l'homme de droite marquait son approbation d'un signe de tête, et que l'homme de gauche, plus circonspect n'approuvait que quand il lui semblait que seul notre interlocuteur le voyait.

— Cependant, hasardai-je timidement, n'est-ce pas un peu à vous autres, hommes du centre, que nous devons la situation dont vous faites la caricature?

— Nous n'avons jamais voulu que la liberté.

— Comme aujourd'hui, la liberté pour vos pères de famille!

— Nous avons toujours voulu et défendu la liberté des langues.

— Voir : Ligue pour la défense de la langue française?

— Votre attitude est trop facile. Du sarcasme! vous vous contentez d'être des chiens qui aboient!

— Cela ne nous déplaît pas tout à fait, nous avons vu que Saint-Bernard et Saint-Dominique s'ornaient de ce titre, nous ne les connaissez peut-être pas, monsieur du centre, mais, entre nous, ils en ont fait un travail pour le troupeau de Dieu.

Ce que nous voulons? Qu'en Flandre tous parlent flamand s'ils prétendent avoir quelque chose à dire à leur peuple, que ce peuple puisse se contenter de parler flamand, qu'il puisse enfin se développer sur son plan normal, qu'il puisse se cultiver, qu'il puisse bénéficier d'une saine pédagogie, que l'on ne nous fabrique plus ce type « brusseleer » que le « centre » nous propose en modèle, que nous ayons tous l'occasion de bien connaître notre langue et d'être administrés par des gens qui comprennent notre génie propre, que la Flandre ne soit pas cette Babel que vous voudriez qu'elle fut.

— De quoi vous plaignez-vous? On vous a donné votre Université flamande?

— Entendons-nous! Nous vous l'avons arrachée.

Nous vous arracherons encore nos écoles moyennes et nos écoles primaires. Tant que vous étiez les plus forts il a fallu accepter que nos enfants soient éduqués dans une langue qui n'est pas la leur. Cela vous a permis de nous enlever nos écrivains : Verhaeren, Van Lerberghe, Eeckhoud, Maeterlinck, Vous réclamez aujourd'hui que nous nous inclinions devant une situation qui nous a pesé pendant un siècle, et qui, grâce au temps, constituerait pour vous « un droit acquis »! Hoornaert vous a dit que les vrais Flamands n'aiment pas les Belges.

Je crois qu'il est moins faux de dire que les Belges n'aiment pas les vrais flamands. Voyez deux exemples récents : le monument au Travail et le monument de la *Brabançonne*. Ancan des deux ne porte la moindre inscription flamande. Et il eut été si simple d'en mettre, n'est-ce pas, Monsieur l'Homme-du-Centre?

— Simple omission, sans doute.

— Non, gaffe! et gaffe caractéristique: de l'eau à notre moulin! Demain viendra votre loi de défense pour protéger les vers de miliron de la musique pompière de la *Brabançonne*. La Flandre ne vous demandera jamais la même chose pour son *Vlaamsche Leetum*, qui vibre dans le cœur du peuple.

Et puis si nous sommes aujourd'hui l'homme d'ailleurs, ce n'est pas nous qui avons choisi notre nom. Et si vous êtes l'homme du centre, c'est, après tout à la faveur d'une équivoque ou des nécessités de la mise en page. Songez que vous fâtes un jour d'extrême, et que si l'on vous mettait au centre, c'est à l'extrême que vous retourneriez moins nuancés qu'aujourd'hui, et plus rabiques.

Léon P. JACOBS.

Les livres et la critique

VIENT DE PARAÎTRE

France ADINE

La Cité sur l'Arno

Roman

Prix de la Renaissance du Livre

Dans toutes les librairies

Romans

Franz HELLENS. — *Les Filles du désir.* (Nouvelle Revue française, Paris.)

L'occasion m'a été plusieurs fois donnée d'étudier l'œuvre — ou des œuvres — de Franz Hellens. Notamment, il y a quelques années, dans *Sélection*. Et chacun de ces articles a été pour moi une joie. Autre chose aussi : le moyen de classer et de préciser, en vue de ma satisfaction personnelle autant que par désir de signaler de beaux livres, tout ce qu'apporte avec elle, tout ce que remue en nous, une nouvelle création de Hellens.

Car suivre Hellens d'œuvre en œuvre, d'étape en étape, est une satisfaction et un enrichissement. Une satisfaction, parce qu'il devient inlassablement, profondément lui-même, continue avec force et justesse de tracer sa courbe. Rien ne passionne comme cette longue fuite d'une personnalité vers sa propre réalisation, au rythme de travaux qui tous tendent vers le même point de l'espace spirituel. Un enrichissement aussi : Franz Hellens explore, d'un œil aigu, d'étranges domaines, parcourt des régions où peu s'aventurent. Et il s'y révèle un patient, un fécond, un hardi « découvreur ». Sur les pistes de l'inconscient ou du secret, il note des réalités qui se refusent à bien des chercheurs, moins perspicaces ou moins résolus que lui. Il pénètre jusqu'aux raisons les plus indiscernables de nos actes et diagnostique avec sûreté, d'après un geste, une réflexion, une parole, les causes profondes, essentielles, véritables, de nos réactions et de nos aspirations.

Franz Hellens, analyste et poète, va très loin dans l'étude de la personnalité. Très loin, et avec une telle sincérité clairvoyante qu'il désorienté, consterne ou fâche souvent quiconque aime se payer de mots ou habiller la vérité de toutes les couleurs du prisme. Pour beaucoup de psychologues « bien pensants », c'est-à-dire aveugles ou qui manquent de franchise, bien des créations de Hellens sont des phénomènes, des monstres, et leurs actes sont de la pure folie, tout au moins de l'immoralité détestable. Que de Phariséens ont rendu grâce au ciel de n'être pas comme ce Publicain... Mais c'est le Publicain seul qui a la grâce.

Et, une fois de plus, en voici une éclatante manifestation. Franz Hellens publie, aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*, un roman ou, si l'on veut, quatre nouvelles intimement unies l'une à l'autre. *Les Filles du désir!* Ida... Delphine... Adorée... Léonie. Quatre noms. Quatre moments de la vie intérieure. Quatre bifurcations vers le désir ou vers l'amour, sur la route qui conduit de l'enfance à la maternité.

Ceux qui ont lu *Le Naïf* et qui ont, comme c'est probable, regretté de ne pas suivre vers de nouvelles expériences, vers de plus définitifs contacts avec la vie, l'être tout de sensibilité et de contrainte, d'élan et de refus, que Franz Hellens y a si parfaitement évoqué, se consolent en lisant ce nouveau livre. Leur attente y trouvera sa récompense.

J'ai dit, et c'était bien superflu, la valeur

de Franz Hellens comme analyste. Jamais il n'a été plus lucide à la fois et plus profond, plus simple et plus pénétrant que dans *Les Filles du désir*. Il atteint aussi loin que jamais dans l'étude de la virilité à son éveil; jamais il n'a mieux encore caractérisé les remous de la sensibilité anxieuse. Mais il s'exprime, cette fois, avec un dépouillement significatif et mesuré qui n'enlève rien à la complexité subtile de ses examens psychologiques. Il va sans détours à l'essence, au point sensible des « états » humains qu'il a choisis de révéler. États du cœur ou des sens, ou des deux réunis, Hellens nous les décrit avec une précision, une concision nouvelles. Il semble qu'à les présenter ainsi, dans une sorte de concentration plus chargée encore d'éléments lyriques, il en ait intensifié encore l'angoissante richesse.

Qu'il s'agisse de cette désillusion apitoyée qu'il évoque sous le nom d'Ida, de cette poignante et fugitive tendresse pour Delphine, de cette dure leçon d'amour reçue au contact d'Adorée, ou enfin de la vérité presque conquise dans la possession de Léonie, chaque page des *Filles du désir* est remarquable de franchise, de pénétration. Et chacune des figures qu'il trace ainsi, d'une ligne plus nue et plus sensible, s'impose à nous, s'anime, nous devient familière, comme si nous la tenions, non d'un livre, mais de notre souvenir vivant.

Léon CHENOY.

× × ×

G. d'ANNUNZIO. — *Le Feu.*

Créer librement, pleinement, réunir dans une œuvre l'harmonieuse union de la pensée et de la forme, devait tenter cet esprit audacieux qu'est Gabriel d'Annunzio.

C'est dans le roman psychologique qu'il essaye d'atteindre cette idéale compréhension d'art, et très rationnellement il prend pour objet de son étude sa propre nature sensitive, voluptueuse et réellement supérieure.

Il a entrepris, dans cette tâche délicate, une très profonde analyse d'âme, notée avec l'habituelle richesse de style et de pensée qui le caractérise.

Dans son ouvrage intitulé « *Le Feu* », à force de subtilité, il a dépassé son but et la belle unité que l'on admire dans ses œuvres précédentes, se trouve ici quelque peu sacrifiée pour la plus grande et plus parfaite puissance de la pensée.

De là dérive un manque de cohésion dans les faits et les idées, une incohérence que ne parvient pas à voiler l'enchantement des inoubliables poèmes de lumière, d'ombre, de joie, de sanglots de vie et de mort que chantent certaines pages. Quelques critiques ont reproché à l'auteur du « *Triomphe de la Mort* », d'avoir avec complaisance, étalé dans « *Le Feu* » ses amours avec la célèbre tragédienne « *La Duse* », la rivale de Sarah Bernhardt.

Ce qui contribue à donner cette impression pénible, c'est l'effacement volontaire, continu, et si peu justifié de l'héroïne, la tragédienne vers laquelle s'étaient élevés tant d'admiration, tant d'amour et de passion et comme le pensait Stelio, le héros du roman, de la « *Muse* à la voix divulgatrice qui semblait lui apporter dans les plis de sa robe, recueillie et muette, la frénésie des peuples lointains ».

Et pour sublimer cette âme de femme, l'auteur n'a pu faire mieux qu'en la parallélisant avec celle de Stelio. Elle apparaît, « la Femme Nomade » auréolée d'une gloire faite d'inoubliables victoires, dans tout l'éclat de sa splendeur de femme tentatrice dont la chair experte garde la souvenance de toutes les voluptés et dont le cœur pur de toute lâcheté, prêt à toutes les épreuves, avait conservé une telle puissance d'aimer, de se dévouer, de s'humilier et de s'offrir en holocauste aux maléfiques agonies des désirs.

La bonté, disait-elle à Stelio, « la vraie, la profonde, celle qui ne sait pas parler mais qui sait comprendre, celle qui sait donner tout dans un seul regard, dans un petit geste et qui est forte et qui est sûre, tou-

jours dressée contre la vie qui séduit et qui souille, cette bonté, la connaissez-vous? »

Burinée avec un art si parfait, l'image de la Pasarina se détache violente et sublime, séductrice et idéalement poétique, si vraie, si profondément féminine à la fois et si voilée d'inextinguible mélancolie, qu'elle efface l'apothéotique édification voulue de son héros. Des deux personnages mis en relief dans le roman, l'un s'affirme dans une note forcée et semble avoir été créé dans l'encensement malsain des triomphes passés, l'autre, au contraire, est bien la création naturelle de l'inspiration si évocatrice de G. d'Annunzio.

L'improvisation de Stelio, au début du roman, quoique très poétique, prend une forme vaguement symbolique. Elle forme le développement même de l'épiphane du feu, la première partie de l'œuvre, son prologue — pour mieux dire. Pour quelles raisons d'Annunzio a-t-il intitulé le corps même du roman « *L'Empire du Silence* », je ne me l'explique pas. Hanté de symbolisme, il semble que sa puissante originalité ait été résorbée, en partie du moins, par cette orientation artistique. Ce Stelio, en s'efforçant de nous faire saisir l'extrême beauté de son rêve finit par devenir stupéfiant. De même, il force l'héroïne, vers la fin de l'œuvre, à tenir un rôle hallucinant. Quelques passages aussi du roman sont peu compréhensibles et gâtent quelque peu l'œuvre.

En revanche, les scènes de passion si tendres, si mélancoliques et si douces, ou bien si ardentes et si violentes, font vivre aux deux amants, une idéale existence d'amour. De quelle grâce, empreinte de tristesse mélodieuse, se poursuit l'extraordinaire et troublante vision de la vie passée de la Toscarina.

« Les souvenirs de la lutte et de la souffrance la baignaient comme d'une onde chaude, la soutenaient, la réconfortaient. Sur quelles exclames n'avait-il pas été battu, le fer de sa volonté. »

Quelle émotion ne suscitent pas ces simples mots prononcés par Elle : « Je sais ce qu'est la faim, Stelio, ce qu'est la tombée de la nuit quand le gîte est incertain. »

De quelle grandeur ne sent-il pas écrasé, le pauvre amant névrosé devant l'auguste grandeur que ce passé de femme dresse, en apothéose, devant la débilite et l'humilité de sa vie d'homme, « à qui tous les bonheurs avaient souri depuis le berceau et que tourmentaient seulement les furies de son désir et les anxiétés de son ambition ».

Dans les plus violentes et suggestives évocations d'amour, cette femme garde une douceur, et une mélancolie qui en mitigent l'extrême désordonnance.

Une obsession traverse également ce roman.

Imprégné de wagnérisme, d'Annunzio tâche, comme dans l'« *Enfant de Volupté* » et le « *Triomphe de la Mort* » de susciter par son enthousiasme débordant, le goût des productions musicales du grand musicien allemand, dont la puissante originalité subjugué le romancier italien. Aussi clôt-il son livre « *Le Feu* » par le tableau évocateur de la mort de « celui qui, pour la religion des hommes, avait transformé en un chant infini, les Forces de l'Univers ».

Après la parution du « *Feu* », le poète et la tragédienne se sont, paraît-il, quittés. Ce livre n'a été, dit-on, qu'une originale vengeance de d'Annunzio!

Œuvre de haine et de passion à la fois, véhémence, subtile, désordonnée et poignante, elle porte en elle, transfigurée par une inaltérable poésie, le germe fatidique de ces deux sentiments. Seul l'envol prestigieux de la sereine inspiration du poète pouvait sauver cette œuvre d'un désastre littéraire, sa valeur littéraire étant réellement inférieure aux autres productions de l'auteur.

Malgré ces restrictions, nous n'irions pas jusqu'à affirmer, comme certains critiques l'ont fait, que le célèbre député de la Beauté n'avait été que le plagiaire de notre poète national Emile Verhaeren!

Cette opinion vaut-elle une controverse?

Chi lo sa, diraient les administrés de M. Mussolini!

F. BISSCHOPS.

Livres de guerre

Henri BARBUSSE. — *Ce qui fut sera.* (Ed. Flammarion, Paris.)

On a dit : «... Ces livres de guerre sont faux parce qu'ils localisent les faits; ils donnent l'opinion d'un groupe, d'une escouade, ils expliquent les réactions de quelques hommes. Aucun mouvement d'ensemble. »

Henri Barbusse a pris sa revanche sur M. Cru, sur une partie de l'opinion, sur la critique réactionnaire.

Un nouveau livre de guerre de Henri Barbusse, ce devait être un événement. Mais... Mais on a monté, une fois de plus, autour d'un livre, la conspiration du silence; on devine pour quels motifs; c'est pourquoi nous insistons.

Un Barbusse écrivain a droit à toute l'admiration des hommes justes. Nous abandonnons les autres à leur grossièreté, à leur petitesse. Nous ne voulons nous attacher qu'à la valeur littéraire du livre et à la somme de vérité critique qui s'en dégage. 1930 est une date : une grande partie de la critique, composée d'informateurs lâches, tait les noms des intellectuels qui ont repris la révision des valeurs supérieures; on verra ce que cela donnera.

Henri Barbusse qui fut secrétaire d'état-major, s'est donc attaché à écrire le vrai livre de la guerre, concu sur un plan des opérations militaires. L'œuvre qu'il nous donne est absolument neuve, impressionnante de grandeur. Aucune masse consciente n'agit; il n'y a que les pions qu'un général fait manœuvrer sur un échiquier.

Un poste de commandement. Un plan en relief au cinq-millème : « la carcasse organisée de la guerre », cristallisent une somme de renseignements, de rapports, de croquis; les lignes de tranchées françaises, les lignes allemandes. L'objectif se traçait aux yeux : transporter là ce le ligne d'épingles-drapeaux tricolores qui était ici. Problème de géométrie à résoudre avec les chiffres humains, après la réduction des calculs préliminaires. (Renforts, réserves, approvisionnements, munitions, mesures d'ordre, emploi du temps et détermination des bus et des paliers, préparation d'artillerie.)

Le général annonce un succès et le cartographe déplace la ligne d'épingles-drapeaux : « Nous avons avancé comme sur un damier... On dirait quelque veuille émuovante dans une salle de jeu ravagée par l'acharnement de ses hôtes autour de la table lignée et chiffree rouge et noir, où roule la chance comme une chose. »

Brusquement, Henri Barbusse transporte le plan sur le terrain de la bataille. L'effet est saisissant.

D'un poste d'observation, Barbusse assiste à une phase des opérations; il voit les hommes comme des lilliputiens, les canons comme des joujoux : « J'ai tout revu... Devant moi, s'allonge l'image réelle du plan directeur... »

« Comme la fatalité sous les événements, on discerne le plan souverain : les convergences, l'unité, la pensée du général. Ces campagnes mornes, si paisibles au premier coup d'œil, sont travaillées d'une vaste et violente harmonie. C'est cela la bataille, c'est cela la victoire. Je reprends possession de ce monde et je suis de nouveau posé au sommet de la guerre comme un géant. »

Henri Barbusse va vers la bataille; il comprend enfin « l'inertie déséquilibrée et affolante » des ranchées. « Ce système de souterrains scés déforme et fait éclater le Plan infime et desséché, le Plan stupide! » La réalité il la découvre dans le mouvement, il reconstruit les grandes fresques du *Feu*, il évoque le sacrifice des premiers rangs : « L'infanterie est sortie à telle heure et a progressé normalement. » On a marqué cela en piquant ailleurs, avec une turbulence de joueurs, la ligne d'épingles-drapeaux. « Il voit des morts partout : « Celui qui est au bout et est penché comme s'il était planté, n'a qu'une bande rouge autour de la pierre de sa tête... Ils ont d'abord été piôchés par la mitrailleuse : cela se voit. Ils sont tous les six fendus, écrasés et cassés au milieu, la ceinture haïchée... Les faces sont informes et noïratées; et cette rondeur-ci, caillouteuse de caïllo s me suggère l'idée baroque et terrible que c'est le dessous d'une figure. » Et puis, « l'infime incident local! » Le ré-iti devient poignant. Henri Barbusse consacre ici quelques pages magistrales à des soldats qui « sont allés à la mort en montant une pente »; la préparation n'avait pas détruit toutes les défenses : « Ceux qui avaient vécu jusqu'à la mort en montant une pente. C'est cela qui est fabuleux, la pente! A pied, de face, ils sont arrivés en plein jour, et si vite qu'ils allaient, ils sont apparus très lentement. Ils ne pouvaient pas espérer, imaginer de salut. Il est impossible qu'ils aient fait cela. Ils l'ont fait pourtant. »

Ils ont respiré l'air qui foudroie, la pluie de pierres, d'acier et de cendres. Ils se sont avancés sur la terre brassée et qui germai épouvantablement sous leurs pieds. Ils ont marché sur la mer. « Ils ont affronté des rafales qui troueraient des murs... Ils ont vu dans le jour la flamme courte et rouge qui sor de la mitrailleuse, et les fusils qui les regardaient en plein... » Et ils passèrent. Mais « cette gigantesque vigne d'enfer sur le coteau est pleine de choses lourdes à moi té debout. » Un ton d'épopée anime ces pages qui sont, de loin les plus impressionnantes que l'on ait jamais écrites pour rendre pitoyable aux yeux de toute l'humanité la tâche des « travailleurs manuels de la guerre ». « Les blessés : «... Sa figure rabotée, à l'épiderme de poumon... Un manchot me tend ses moignons d'un blanc de toile encore neuf. Ce commencement de geste. Il me tend les bras, on voit

Georges DELIZÉE

Les Montreurs d'Ours

« Retenez donc le nom de Delizée. C'est un gaillard qui fera parler de lui. »

Jean TOUSSELL.

Dans toutes les librairies

12 francs

Les Editions de Belgique

ses bras infinis. « La route s'emplit d'ombres et de rumeurs. Me voilà dans une foule parmi les grands enfouissements du crépuscule. On voit des hommes qui sont près de leur fin qui tracent le bout de leur destinée — et ils s'arrêtent ça et là. J'en ai vu, des derniers pas sur la terre. Chacun d'eux, quand je m'approche, me paraît gigantesque. Ce ne serait pas assez de toute mon âme pour en recueillir un. Ils pointillent le soir et personne ne pourra jamais les compter. »

L'un s'installe entre deux poutres et dit dans une espèce de sourire : « Je suis bien. » Son sourire s'agrandit, et on voit qu'il s'envole. »

Henri Barbusse voit des prisonniers allemands abattus par une bande de soldats ivres, à qui on avait donné à boire du rhum à pleins quarts. Il accuse; qui réclame les exécutions inutiles, a roces, déshonorantes? « Ah! dit un soldat, quand je pense à ça — attention, y a un trou, ne t'asse pas le porte-pipe — je sens là, tout du long, mon manger qui prend l'ascenseur. » Un combattant dit des paroles éternelles; sur ces pages, passe un souffle de révolte, puissant, biblique; des faits sont accablants. Appel extraordinaire, l'œuvre de Henri Barbusse est essentiellement un acte de critique, un ac'e nécessaire, un devoir. Devoir car-tésien? Oui. Henri Barbusse juge il veut faire la lumière et délivrer l'esprit des passions, il a rassemblé les moyens de juger.

Rien ne compte, sinon transporter d'ici la rangée d'épingles-fanions. « Les hommes ne comptent pas : « Ils allaient, pour enguler les coups de canon avec leur masse... Pour réussir, il faut du gaspillage... La guerre se soutient parce qu'on ne compte pas. »

C'est la même chose tous les jours, depuis des mois et des années. « Ce qui fut sera. » Au Poste d'état-major, Henri Barbusse aperçoit un Plan directeur allemand, un triomphe, e' le plan français, côte à côte : « La ressemblance de ces deux cartes en relief est frappante. Voici les deux tables de jeu qui ont servi à faire le grand coup, celle du gagnant et celle du perdant. »

Et alors, un homme fait taire son irritation parce que « la réalité dépasse la rancune qu'on a » et que le général obéit et que tout lui obéit. Le général a accueilli avec déférence M. Clément Massard (aux lecteurs de rétablir le nom véritable) l'homme à l'immense fortune mondiale, celui qui a réussi par dessus les autres, qui marche sur toutes les têtes, qui domine le reste, même les gloires militaires... Par dessus tous, il a raison... lui qui a domestiqué la nature et les hommes, et toute l'indus rie arithmétique... »

Douloureuse amertume et suprême ironie, Henri Barbusse s'écrie enfin : « Il a raison puisqu'on lui obéit, que dans les taudis, les cabanes et les chaires, tous les automatés répètent : il n'y a plus de tyrans. » Ce qui fut sera.

Mais : « Il n'y aurait, pour avoir plus raison que lui, que les hommes qui se lèveraient un jour ensemble dans un grand réveil de sagesse et de colère, et lui casseraient la tête. »

Henri Barbusse, dans *Ce qui fut sera*, a voulu montrer quel fossé très net séparait la troupe du commandement la troupe misérable et souffrante, le commandement passionné jusqu'à l'enthousiasme autour d'une table de jeu. Toute l'horreur odieuse de la guerre est dans cette antithèse. Du point de vue humain et du point de vue ar iste, ce récit dépasse en puissance, en réalité, tout ce qui a été dit sur ces heures infiniment tristes, il dépasse la grandeur du *Feu*, qui restait le livre-type.

A écrire ce nouveau livre de guerre, Henri Barbusse risquait son prestige : il a réalisé un coup de maître. *Ce qui fut sera* est un livre que chacun doit lire parce que c'est un grand livre, le livre de la vérité, un livre qui gêne quelques individus — un livre qu'il faut lire aussi parce que Henri Barbusse est un écrivain colomnie.

Robert RADELET.

× × ×

Paolo MONELLI. — *Les pieds devant.* (Collection des Combattants européens. Librairie Valois, Paris.)

Ce livre est le carnet de campagne d'un officier italien du corps alpin. C'est un des meilleurs livres de guerre que l'on ait écrit et tout simplement parce qu'il est sincère. Notant au jour le jour les événements événements tragiques, gais,

AUX ÉDITIONS DE L'ÉGLANTINE

Voici enfin un grand livre sur Bruxelles

Découverte de Bruxelles

par Albert GUISLAIN

avec 23 photos originales de Willy Kessels, en héliogravure.

2,000 exemplaires sur beau papier — 14 x 21 1/2 — 248 pages, avec une couverture et 23 hors-

50 exemplaires sur Lorraine . . . Le vol. fr. 150

50 exemplaires sur Arches . . . Le vol. fr. 250

texte en héliogravure, d'après les photos de Willy Kessels

Le vol. fr. 35 ; franco fr. 36

En souscription aux Ed. de l'Eglantine, 20, rue Lengletier, Bruxelles, cpte ch. post. n° 990,93

Les livres et la critique

Courrier des Lettres et des Arts

Librairie bouquinerie dieu
— littérature générale — sociologie — arts — économie politique — religion — philosophie — revues — publications
17, rue montagne de la cour bruxelles (mont des arts) téléphone 12 36 49

mélancoliques au hasard des journées, il arrive à donner l'image exacte de la guerre telle que nous l'avons vécue, mais sous d'autres cieux, devant d'autres paysages mais avec les mêmes réactions, les mêmes heures noires, les mêmes heures claires. On y trouve mise à nu l'âme des combattants avec ses grandeurs et ses faiblesses. Par la succession de ses tableaux, il finit par devenir à la longue plus intensément poignant que toutes les œuvres passées au jus de cadavre que l'on cherche à nous faire admettre comme étant l'image exacte de la vérité. Ce livre nous montre ce qu'un homme a pu voir et non ce qu'il aurait dû voir, ce qu'il a senti et non ce qu'il aurait dû sentir. Il tient le milieu entre l'exaltation et le désespoir, ce qui fut notre véritable position à tous pendant ces quatre années de misère, dont le poids devint de plus en plus lourd au cours des semaines et des mois inébranlables. Comme tel, c'est un document exceptionnel, le reflet de l'âme des combattants italiens.

« Ce petit livre, comme l'écrit Pado Monelli dans sa préface, des héros d'arrière-garde l'on accusé de défaitisme, des utopistes de la paix perpétuelle on pu le considérer comme une exaltation cynique de la guerre. Il n'est pourtant pas plus un hymne qu'un blasphème, pas plus une célébration qu'une exécution. Il ne pourrait être ni l'un ni l'autre. Célébrations, exécutions sont forcément hyperboliques, nées d'états d'âmes postérieurs et par conséquent insincères.

C'est pourquoi je considère qu'on ne pourra plus écrire de livres de guerre tant qu'on n'aura pas une nouvelle guerre. Qu'on se mette à raconter, actuellement, de très bonne foi, à raconter ses souvenirs de combattants, ferait un livre faux. Ce ne serait aucunement sa faute : cela tient à la nature humaine. La mémoire la plus fidèle, la plus volontairement servile déforme tous les traits lointains. Les obses se mettent à tomber plus près, les gestes prennent de l'ampleur, les veilles d'actions perdent en profondeur, les moments intermédiaires disparaissent, les mensonges, la rhétorique des autres agissent inconsciemment sur nous.

C'est bien à la guerre que de tant de livres qui ont la guerre comme sujet et n'en donnent qu'une image fautive, ou déformée par une volonté aux mobiles plus ou moins élevés.

Le livre de Paolo Monelli n'est pas rempli de grandes phrases creuses. C'est une suite d'images exactes.

« C'est ça la guerre. Ce n'est pas le danger de mort, ce n'est pas la girandole rouge de l'obus qui vous aveugle et vous enseveli dans un tourbillon sonore, c'est le sentiment qu'on est une marionnette entre les mains d'un inconnu, sentiment qui nous glace parfois le cœur comme si on saisissait la main d'un mort. »

Max DEAUVILLE.

Nouvelles

Georges LINZE. — *Vingt ans en 1914*. (Ed. de la Revue Mosane Engis.)

Parallèle curieux. Pierre Bourgeois et Georges Linze publient, l'un, un recueil de poèmes, l'autre, un livre de proses. Deux évolutions favorables. Tous deux étaient partis avec sécurité; aucun mélange de mots n'était absurde. Tous deux avaient repris l'univers à ses débuts, avec fraîcheur; dans les constructions solides, « rocailleuses » de l'un, dans la poésie d'impressions, très simples (dures, ou d'une pureté découvrant toute la nuit, toutes les nuits) de l'autre : le même désordre plein d'images brûlantes et percevant avec netteté la zone où la poésie, au dessus de la poésie, se détache par delà les sonorités et le sens et organise les fureurs de la contemplation.

Georges Linze, comme Pierre Bourgeois, s'est

dégagé par la simplicité. « La poésie est la liberté à l'état simple » disait naguère Linze. On peut amorcer ainsi la courbe de son art, qui est le repère de la liberté.

Le livre de Georges Linze se compose de cinq nouvelles. Ici encore c'est bien de poésie qu'il s'agit. Dans les deux pièces intitulées *Jean* et *Léa*, la poésie — elle ne trouve plus sa signification dans les mots limités ; style rapide, incisif, dur, simple, comme on n'a su que dire jusqu'à présent — est la pensée s'identifiant à toute la psychologie de la création poétique; elle déclenche et surveille — à rebours des surréalistes — des opérations d'une lucidité psychologique dont l'objet est dicté par le choc du mouvement universel — est-ce la fatalité des choses? — contre le sentiment individuel.

Rien n'est absurde. Il n'y a à aucun désordre. Linze ramène d'ailleurs les faits à une simplicité saisissante; cet équilibre confère à l'œuvre une unité. L'analyse est réduite à sa plus extrême concision ; quelle puissance synthétique dans ces pages intitulées : *Un couteau sous un pont*; ce titre nouveau est bien l'œuvre la plus curieuse, la plus audacieuse, la mieux réussie qu'on nous ait jamais donnée dans le genre roman policier. Pas de vaine littérature.

Je crois aussi la poésie plus opérante dans ce livre que dans certaines œuvres antérieures — exception faite d'images, d'impressions — toujours efficaces — car elle se fibre, par exemple, de l'armature du machinisme; ici le machinisme est contrôlé à son tour, puis soustrait à des splendeurs glacées ou brûlantes qui enveloppent le cœur.

J'ai repris ce livre trois fois. N'est-ce point la vertu des œuvres qui « tendent vers une Vérité? »

R. R.

Essais

René-C. OPPITZ. — *Optimisme clairvoyant*. (Editions Le Rouge et le Noir, Paris.)

Les jeunes écrivains belges ne se laissent guère tenter par le jeu âpre des idées. M. Oppitz fait exception à la règle. Il faut l'en féliciter. Constatons que ce livre a soulevé de vives discussions et que des critiques de gauche l'ont accueilli avec au tant de méfiance que des critiques de droite *Optimisme clairvoyant*, c'est tout un programme, c'est essentiellement une théorie — mais pas assez combattive, manquant de vigueur polémique. Les idées de M. Oppitz sont toujours généreuses et ses intentions ont été mésestimées; mais, je dois bien avouer qu'une littérature assez vaine nuit à son exposé. Bref, il ne dit pas : « faites de l'art social », mais bien « il ne s'agit pas de suivre, mais de dominer »; il ne dit pas : « écrivez des poèmes philosophico-politiques », mais : « que l'intelligence prenne parti ; une exacte connaissance des faits au service d'une idée. » M. Oppitz applique les principes rigoureux de Descartes, qu'il illustre la noble existence de M. Romain-Rolland, qui a refusé de livrer son esprit aux passions et qui a jugé. M. Oppitz ne nous demande que de juger, sans déraisonner. Il tient position entre M. Benda et M. Berl. (Cet « entre » constitue peut-être sa faiblesse.)

Or M. Benda regrette que les intellectuels choisissent leur position dans les querelles politiques; il dénonce la trahison des clercs. M. Berl, lui, reproche aux clercs, à M. Benda, leur peur plutôt que leur trahison : « on ne saurait tolérer qu'il n'opine pas sur des questions à quoi il pense. » En réalité, toute métaphysique ne comporte-t-elle pas des vérités de propagande? Tout grand mouvement spirituel ne puise vraiment sa raison d'être que dans une prise directe avec les luttes morales. Participe-t-on à l'action morale, qui existe dans les limites de la métaphysique, sans servir? M. Benda lui-même, en écrivant *La trahison des clercs*, a précisé son attitude dans le procès qui met aux prises la France et l'Allemagne. M. Oppitz n'attache certainement aucun crédit aux *Pensées sur la guerre*, de M. René Quinton, absurdes du point de vue biologique; il consacre cet essai à défendre des idées de générosité et d'amour! Il tend vers un « but fraternel », et renonce fort justement la bonne volonté et l'effort du poète Pierre Bourgeois; il plaide en faveur du rapprochement intellectuel des peuples et accorde confiance à un grand pays voisin, moralement bafoué. L'attitude courageuse de M. Oppitz, un jeune qui ne craint pas de se compromettre, est parfaite, à un moment où tant de jeunes intellectuels de chez nous, refusent d'accueillir une parcelle de la vérité : à savoir que la majorité des talents en Allemagne est à gauche et condamne les menées nationalistes.

R. R.

Les Lettres

× M. Constant de Horion vient d'élever, dans *Anthologie*, une protestation contre la « malhonnêteté inqualifiable » de critiques « endancieux ». A l'occasion du centenaire, en effet, quelques revues ont accueilli des articles consacrés au mouvement littéraire belge. Quatre articles! M. Henri Davignon a signé dans la *Revue Hebdomadaire*, de Paris, un article intitulé : « Les lettres et les arts dans la Belgique d'aujourd'hui. » M. Davignon, parlant des jeunes, cite cinq noms en tout et pour tout : Thiry, Verboom, Champagne, Hellens, Nohomb. M. Liebrecht, lui dans la *Revue Belge*, « refuse délibérément d'envisager la littérature de ces quinze dernières années sous prétexte que ses tendances sont trop contradictoires... » « Et les tendances de Giraud et de Verhaeren ripoes? M. de Horion, n'étaient-elles pas contradictoires? » M. Liebrecht, qui ne connaît pas les noms de Hellens, Tousseul, Baillon, cite Bogaerts, Coomans, Van Bommel et Saint-Génois Enfin, M. Dollembreux, dans les *Cahiers Mosans*, consacre un article de huit pages aux « lettres françaises à Liège »; quatre feuillets sont réservés à des Jean d'Outremeuse, un à Van Hassel, Comhaire et Westeraard, trois à Sainte-Beuve ; et quelques lignes présentent, pour finir, des écrivains actuels. M. Constant de Horion, qui qualifie fort justement ces critiques de malfaiteurs, conclut en ces termes : « Enseigner au grand public que notre littérature s'arrête en 1914, lui dire sérieusement qu'après Verhaeren, Lemonnier et Mactierlinck, il n'y a plus eu d'écrivains belges dignes de ce nom, c'est plus que pêcher par préférence, c'est tromper odieusement la foule des lecteurs. »

× Réponse ahurissante d'un industriel à l'enquête ouverte par *Anthologie* : l'art moderne dans la rue. « Vous me dites que les machines intéressent les artistes. C'est ce qui m'enlèverait mes dernières sympathies. Une bonne américanisation des cerveaux vaut toutes les cultures artistiques. »

× Quelques anniversaires oubliés, des lettres belges. Le 150^e anniversaire de la naissance du baron de Stassart (Malines, 1780), dont les fables furent traduites en anglais, en hollandais, en allemand, en suédois et en provençal. — Le 250^e anniversaire de la « cour du Roi de Lindres », assemblée de précieux réunie en 1680 par un membre de la famille Adornes dans son château de Ronsele, près de Gand ; la langue française seule y était employée. — Le 350^e anniversaire de Denis Coppée (Huy 1580), auteur dramatique qui devait jouer en son temps d'une surprise renommée. Valère André, au dix-huitième siècle, l'appelaient encore « le Dante de Huy ». Denis Coppée écrivit quelques tragédies dans la manière des anciens mythes; ses œuvres furent éditées à Rouen en 1622 et en 1624 et virent même à la connaissance de Corneille. — Le 700^e anniversaire de la rédaction de *Gilles de Chin*, roman d'aventures écrit vers 1230 par Gautier de Tournai, qui y retrace la vie du vainqueur du dragon, un des héros les plus populaires du Haut-nord.

× On sait que l'écrivain allemand Friedrich Sieburg vient de publier un livre retentissant : *Dieu est-il Français?* M. Marcel Belvianes va lui répondre dans un ouvrage qui sera intitulé : *Non, Dieu est Allemand.*

× La revue *Transition*, dirigée à Paris par M. Eugène Jolas, demande : « Que pensez-vous de l'esprit révolutionnaire de votre époque? » Le jeune écrivain américain Harold J. Salemon, directeur de la revue franco-américaine *Tambour*, a répondu en substance : « Je vois fort peu d'esprit révolutionnaire; au surplus, il n'y a qu'une seule grande idée de révolte, la tolérance. C'est pourquoi Paris est le seul lieu du monde où l'on puisse vivre. »

× Mme Mistral, respectant le vœu exprimé par le poète, vient d'interdire toute publication de lettres et toute traduction nouvelle des œuvres de Mistral. Ce dernier avait fixé un délai qui ne doit prendre fin que cinquante ans après le décès. (*Comœdia*.)

× Les écrivains allemands Remarque, Glaeser et Renn, auteurs de livres de guerre désormais fameux, publient chacun un livre sur l'après-guerre. Y a-t-il une recette? Mais signalons ces œuvres : *Après (E.-M. Remarque), Après-guerre (L. Renn), Paix (E. Glaeser).*

× Le débat sur la personnalité de Shakespeare reprend en Angleterre. Deux livres vont paraître,

qui appuieront la thèse attribuant les sonnets à Francis Bacon. D'autres ouvrages défendent la thèse d'après laquelle on veut identifier l'écrivain avec le marquis d'Oxford.

Prix

× Le prix de littérature wallonne au poète Louis Lagache. — Le prix Séverine à Mlle Marcelle Capy pour son livre *Des hommes passés*. — Le prix Goncourt à M. Henri Fauconnier pour son livre *Malaisie*. — Le prix Théophraste Renaudot à Mme Germaine Beaumont pour son livre *Piège*. — Le prix littéraire polonais au dramaturge Georges Irtanski pour sa pièce *L'Avocat et les Roses*; ce prix a une valeur d'environ 84.000 francs belges.

Décès

× Le poète Sébastien Voirol décédé à Lausanne. — Eugène Delahaye, auteur de plusieurs ouvrages se rapportant à Verlaine et à Rimbaud. — Adolphe Rette, auteur de *Thulé des Brumes*, poèmes, *Du Diable à Dieu*, essai; il avait passé son enfance en Belgique.

Naissances

× *Le Bulletin de la critique littéraire*, organe mensuel de l'Association syndicale de la critique littéraire en France. — *Hommes et Documents*, feuille quotidienne d'information littéraire, artistique, politique, etc.; rédaction : 140, Faubourg Saint-Martin, Paris. — *L'Aiglon*, revue littéraire, historique et politique; rédaction : 4, rue Bernard Passy, Paris. — *Le Bulletin Marcel Proust*, paraît à Paris, aux éditions du Rouge et le Noir. — *Jeunesse*, cahiers poétiques mensuels dirigés à Carcassonne par M. Pierre Malacamp. — *La Revue des Visages* se transforme; elle publiera à partir de janvier des pages littéraires et artistiques et accueillera les œuvres de jeunes; rédaction : 4, rue Pommier, à Villeneuve-Saint-Georges. — *Le Livre rouge*, publication mensuelle qui sera le tableau de la vie contemporaine, paraît prochainement à Paris. — *El Atiens*, revue mensuelle de littérature, beaux-arts, sciences, vient de paraître à Santiago de Chili.

Les Arts

× *L'Equette*, organe des étudiants de l'Académie des Beaux-Arts de Liège, a accueilli, dans son numéro de novembre, l'opinion de quelques-uns de ces jeunes gens. Enfin un peu de vérité à Liège... Nous lisons : « Les ingénieurs ont distribué mesquinement l'exposition de Liège, les architectes ont distribué salement l'exposition d'Anvers. L'ensemble de l'exposition de Liège est plutôt décevant; il est, le plus souvent, foire commerciale. La leçon sera-t-elle profitable à qui de droit? » Un autre collaborateur écrit : « Un contraste étonnant. La grandeur, le luxe d'une exposition ne contribue qu'à augmenter la mesquinerie et la pauvreté de l'autre. Le plan d'ensemble de l'exposition de Liège est défectueux, irraisonné. Pour envenimer cette plaie, l'avalanche d'horribles cafés, guinguettes « crasseuses », une véritable pluie de parasites s'est abattue là, au centre des allées principales, cachant le peu de perspective qui subsistait dans ce maquis... Il n'est pas admissible que le prestige moral soit bafoué. »

× Nous lisons dans *Comœdia* : « Une revue d'art va paraître à Gand. Mais elle sera rédigée par des flammingants. E' cela ne plaît pas à tous les Belges. » Mon Dieu, Messieurs les Français, veuillez ne pas broiller nos cartes même de la meilleure foi du monde! Qu'est-ce que cela peut bien faire aux Belges qu'une revue soit dirigée, en tant que revue d'art, par des flammingants? Qu'est-ce que la politique vient faire dans ces hisoires?

× Le 20 décembre aura lieu, au Palais d'Égmont, à Bruxelles, un banquet en l'honneur du peintre Alfred Bastien.

× L'administration française songe, paraît-il, à débarrasser le château de Vincennes de la cartoucherie qui l'encombre et le met en danger. La première exposition internationale d'art colonial aura lieu à Rome en 1931 et comprendra des sections de peinture, de sculpture, de dessin, de gravure, d'architecture, d'art décoratif, du livre colonial et de la photographie.

Prix

× Le prix Lasserre pour la musique, à M. Henri Busser.

Décès

× Le compositeur allemand Edmund Meisel, à

qui l'on doit la partition musicale des films *Cuirassé Potemkine*, *Berlin*, *Symphonie d'une grande ville*. — Le peintre soudanais Kalifala Sidibé. — Le célèbre peintre aragonais Alonso Pérez. — Le peintre yougoslave Menci Klement Crtchitch, un des principaux représentants de l'art moderne. — Le ténor Vic'or Granier, de l'Opéra de Paris. — La grande tragédienne Madeleine Roch. — Le danseur et maître de ballet Jean Borin, décédé à New-York.

Naissances

× *La Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art* paraîtra prochainement, publiée par l'Académie royale d'Archéologie, et sous la direction de MM. Paul Sain enoy et Paul Rolland. — *L'Art populaire en France*, revue dirigée par M. Riff, conservateur des musées de Strasbourg. — *Témoignages*, organe mensuel de l'École de Montmarie.

Le Théâtre

× Un curieux procès en perspective. *Comœdia* raconte que M. Bernstein, en modernisant son théâtre, décida de supprimer le service de « claque ». M. Rethières, chef de « claque » en appelle au tribunal de commerce de la Seine, arguant qu'il était employé au Gymnase en qualité d'« entrepreneur ».

× On vient de représenter à Madrid une œuvre nouvelle de Jacinto Benavente, *Les guenilles de la pourpre* qui met en scène les amours de d'Annunzio et de la Duse.

Le Cinéma

× Les énergumènes au travail. Le Studio 28, de Paris passa le 3 décembre, raconte *Ciné-Comœdia*, un film d'avant-garde, *L'Age d'or*, de Bunuel. Des jeunes gens, membres des *Jeunes Patriotes* et de la *Ligue anti-juive*, ont jeté dans la salle des bouteilles d'encre, feux de Bengale et bombes fumigènes. Cinquante mille francs de dégâts. Ajoutons que ce film est sans nuance politique.

× On vient de reprendre à Paris quelques films qui marqueront à leur époque. *Pour Vous* en dit : « *Jocelyn* : Après quelques années de recul, l'expérience prouve l'incompatibilité du romantisme et du cinéma... On retrouve toujours quelque chose de faux et de théâtral. — *Le Signe de Zorro* : Ça, oui, c'était du cinéma! De la gaieté, du mouvement... Un bandit sympathique qui renoue la tradition des chevaliers-errants, un peu moqueur, un peu a-tendri. *Le Signe de Zorro* n'a pas vieilli. »

× Prochainement, paraîtra *La Technique cinématographique*, revue mensuelle qui recueillera les exposés des travaux scientifiques et techniques exécutés dans le domaine du cinéma en France.

× On annonce que les exploitants anglais ne veulent pas du « film grandeur », moyen démodé, dison-ils, que prend l'industrie américaine pour contrôler le cinéma indépendant. La presse française s'élève également contre l'introduction prochaine du « film grandeur » en France, invention qui « menace gravement, sans bénéfice artistique, l'essor commercial du cinéma ».

× *Monde* cite des chiffres; il y a actuellement en Europe trois fois plus de salles qu'en 1916 : en Allemagne, 5.267; en Russie, 5.200; en Angleterre, 4.226; en France, 4.221; en Espagne, 3.000; en Italie, 2.800; en Belgique, 930.

× Le film *L'Ouest rien de nouveau* a été interdit à Berlin.

LE LIBRAIRE 10^{Bis} RÉGENT BRUXELLES
TELEPH. NO 11 74 73 DELHEID

PRESENTE A SON AIMABLE CLIENTELE A L'OCCASION DES ETRENNES UN CURIEUX CHOIX DE LIVRES DESTINES AUX PETITS COMME AUX GRANDS.
LE PREMIER JANVIER LA LIBRAIRIE SERA OUVERTE DE 9 HEURES A MIDI. A CE PROPOS RAPPELONS QUE LES DIMANCHES ET FETES ELLE EST ACCESSIBLE DE 10 A 12 HEURES.

Deux livres, deux esprits

Arnold de KERCHOVE. — *La vie n'est pas si simple*. (Edit. La Renaissance du Livre, Bruxelles.)

Pierre HUBERMONT. — *Treize hommes dans la mine*. (Ed. Valois, Paris.)

J'ai à parler de deux romans, tous deux récents, l'un publié vers mai ou juillet; l'autre, sorti de presse ce dernier mois; romans qui reflètent chacun dans son esprit une préoccupation grave, le premier tout individualiste; le second, proche du peuple travailleur et nettement partisan.

Et une fois de plus se pose le problème de l'humanité : L'homme ou les hommes. J'ai été très agréablement surpris à la lecture de « *La vie n'est pas si simple* », le dernier roman d'Arnold de Kerchove.

J'avais le souvenir d'un essayiste un peu détaché, collaborateur de la *Nouvelle Equipe*, presque un amateur, et j'ai horreur de ça. Et voilà que je découvre, au contraire, un véritable écrivain, jeune encore, se servant d'une langue manquant parfois de souplesse, mais humain, humain jusqu'à la douleur. Il est des accents trop sincères pour qu'ils puissent tromper.

Jean Vignou, jeune noble provincial, a quitté sa famille et le château où s'est passé son enfance pour venir faire de la peinture librement à Bruxelles où il s'est lié avec trois autres peintres. Ils passent toutes leurs soirées en beuveries et discussions d'art.

Voici comment de Kerchove nous décrit

l'intérieur de la baronne Vignou, et nous comprenons parfaitement que son fils ait éprouvé le besoin de respirer un air plus pur dans une atmosphère plus libre :

Sa maison respirait l'ordre et l'enceinte; on ne pouvait y pénétrer sans se découvrir, car elle était le temple du catholicisme riche et intolérant, le décor d'une existence où l'amour de l'argent et l'amour de Dieu se fondaient en un harmonieux équilibre.

Ennemi des liaisons faciles, mais amoureux du désordre par haine de l'ordre familial, Jean puisait à trois formes en amour l'amitié dans laquelle se complaisait l'orgueil d'une camarade, peintre également.

Il en fait sa maîtresse, mais ils décident tous deux de ne rien changer à leurs habitudes pour éviter les indiscretions des amis. Ils n'habitent pas ensemble. Et c'est ici que le drame intime prend son point de départ. Une femme libérée depuis longtemps des principes de convenance, mais qui met son orgueil à ne se livrer que vaincue par l'amour, exige secrètement de cet amour qu'il soit total et de tous les instants.

Le grand bonheur de la victoire, bonheur dont de Kerchove dit :

Les choses se font complices de son bonheur, et les gens le croisent hâtivement, pour ne pas montrer qu'ils devinent ses pensées.

Ce bonheur fit rapidement place à un autre sentiment, fait d'ennui et d'inquiétude, sentiment qui pouvait vite conduire

Jean Vignou à l'extrême, tant il est vrai que la haine est proche de l'amour.

Voici, d'ailleurs, une phrase extraite du livre, qui explique tout le drame mieux que je ne pourrais le résumer.

de Kerchove parle d'Evelyn, la maîtresse de Jean Vignou :

Et voici qu'elle comprenait que ce contrat, accepté en haine des conventions humaine, était, plus qu'elle peut-être, inhumain. Elle était moins que la femme, la compagne de Jean : une joie qu'il ajoutait aux autres joies de sa vie. Leurs corps seuls connaissaient l'échange total; leurs âmes ne s'étaient pas livrées toutes, et Evelyn ne pensait qu'il n'était pas pire servitude que cette liberté...

Le père de Jean meurt. Celui-ci, appelé en hâte, arrive à temps pour recueillir le dernier regard et les dernières paroles du mourant :

— *Nous nous connaissions si mal! La vie n'est pas toujours comme on voudrait... Dis-moi... je puis m'en aller en paix? Il n'y a plus rien entre nous?*

Mais Jean ne répondit pas avant que son père ne fermât les yeux à jamais. La phrase de conciliation arrêtée dans sa gorge n'en sortit avec effort qu'après que le silence de cette vie en allée les eut séparés pour toujours.

Jean revient à Bruxelles. Mais plus rien n'a d'intérêt pour lui : ni sa peinture, ni Evelyn, ni ses amis.

En une dernière conversation où il explique son besoin de départ, il fait ses adieux à Evelyn, à la pauvre fille dont l'orgueil est bien faible en face de cette réalité. Il allait la quitter.

Et voilà qu'une fois de plus un roman se termine dans le départ, le fameux renouvellement sur lequel on a tant dit déjà et qui reste toujours, je crois, un remède bien problématique.

Le Jean Vignou du roman n'est pas sympathique. C'est un faible, et mon Dieu, qui ne l'est pas! On ne peut lui en vouloir. Mais c'est surtout un lâche.

Un lâche devant la vie, devant l'amour et devant l'ennui. On pourrait reprocher à Arnold de Kerchove de faire vivre à ses héros une vie presque exclusivement spirituelle, et de les éloigner ainsi tellement des contingences de tous les jours qu'ils en acquièrent parfois un aspect de cadavres parlants.

D'autres fois, les sentiments décrits ont une qualité humaine qu'on ne peut rester insensible. Un des bons chapitres est le chapitre XI, dans lequel les deux héros pressentent ce qui les sépare.

Je voudrais voir de Kerchove à une œuvre de plus forte envergure. Il faut éviter que le fait de n'employer que quelques personnages essentiels ne donne l'impression de pauvreté.

La philosophie est le plus grand ennemi du roman si elle ne se cache pas derrière des faits et des actes de la vie.

C'est le plus grand obstacle que de Kerchove ait à franchir, mais je crois pouvoir assurer qu'il le fera.

× × ×

Très différent est le roman de Pierre Hubermont : « *Treize hommes dans la mine* ». L'individu n'y est plus qu'une partie de la masse, de la masse des hommes

qui travaillent.

Qu'on ne déforme pas ma pensée. Il ne s'agit pas d'un pamphlet humanitaire. Mais l'analyse des réactions de chaque individu (effleurée dans le cas de l'ingénieur Liévin) fait place à l'analyse des réactions de la masse placée devant ce problème horrible : La perte consciente d'une partie de cette masse, treize hommes, pour conserver la vie de la totalité restante et surtout les 50 millions investis dans la mine.

Voici un bref résumé de l'histoire. A la suite d'un éboulement, treize mineurs sont isolés du restant de la mine, toutes issues bouchées. Le feu se déclarant, le gérant de la mine donne l'ordre à l'ingénieur de ne rien tenter pour sauver les treize victimes et de construire un mur de béton de 4 mètres d'épaisseur pour sauver l'exploitation tout entière.

Aucun compte rendu ne pourrait donner l'impression d'angoisse qui vous saisit au fur et à mesure de la lecture de ce court roman.

La langue d'Hubermont est belle, et d'une grande clarté. A l'encontre de nombreux romans belges, ce roman se lit sans que jamais le style ne paraisse torturé.

Je ne peux terminer cette chronique sans féliciter M. Valois de l'effort qu'il fait pour imposer en France nos écrivains. Le moment n'est pas loin où un écrivain belge rencontrera, s'il a du talent, le même accueil enthousiaste qu'ont déjà rencontré les écrivains suisses ou canadiens.

Jean MILO.

Tous les livres dont il est question dans cette page sont en vente chez le libraire Delheid, boulevard du Régent, 10, Bruxelles.



A Liège.

Théâtres wallons

Il y a, à Liège, deux théâtres wallons. Ils font tous deux, le plus souvent, suite comble. Ils jouent tous les soirs et changent de programme toutes les semaines.

L'endant la saison d'hiver, chaque scène voit, au moins, une dizaine de créations. Le spectacle comprend quatre actes. L'un d'eux — le Trocadéro — a quatorze ans d'existence, l'autre — le Trianon — en compte quatre.

Ces deux théâtres ont créé une émulation productive parmi les auteurs wallons. Des pièces de réelle valeur ont vu le jour. Ce mouvement — véritable renaissance de la littérature dramatique patoisante — va s'accroissant. Il paraît donc intéressant d'examiner, objectivement, les tendances et les possibilités de cette scène patoisante. Et tout d'abord, pourquoi deux théâtres qui divisent nécessairement auteurs et interprètes? C'est là le résultat d'une vieille querelle que nous examinerons aujourd'hui.

Qui — en Belgique, car sa renommée a franchi les limites de la Wallonie — n'a entendu parler, il y a quelque quarante ans de l'âti l'périqui, la désormais célèbre comédie de feu Kemouchamps?... L'idée du théâtre wallon régulier vint du succès triomphal de cette œuvre. Les acteurs, en tête desquels se trouvait l'inimitable Victor Kaspin, fondèrent la première scène wallonne : d'autres lui succédèrent d'ailleurs qui aboutirent à l'installation du Théâtre communal wallon, logé dans un local insuffisant, manquant de matériel et — ô combien — de confort. Grâce cependant à l'effort intelligent et au talent primesautier de Jacques Scréder — directeur en 1914 — le théâtre avait pris un bel essor, jouant quatre fois par semaine. C'est de cette époque que datent certaines pièces qui sont encore au répertoire actuellement. Citons Nos ans al campagne, de Clément Deom, Artisse, de Hurard, Les frés Mathonet, des Legrand, Moncheu Grignac, de Maubeuge, Les Novès Wézins, de Pœlers, et, surtout, Li Bâbô, de Georges Ista.

Le Théâtre cependant bouclait malaisément son budget. Jamais on aurait osé risquer la tentative de jouer tous les soirs. La publicité, pour le surplus, était en-dessous de tout.

Vint la guerre. Scène officielle, le Théâtre wallon ferme ses portes : il ne devait plus les rouvrir.

Ce fut en 1916 que MM. Gaston et Maurice Roos établirent à l'ancien théâtre de la Renaissance, en Lulay, le « Trocadéro ». Ils annoncièrent des spectacles wallons réguliers, leur entreprise apparut téméraire; d'anciens créent à la folie. La réussite fut extraordinaire. Ce qui n'avait pas été réalisé officiellement, ce que de multiples organismes n'avaient pu mettre sur pied, l'initiative privée venait de le faire.

Le « Troca », comme on dit à Liège, connaît de bien beaux soirs. Hélas! M. Maurice Roos, grisé par le succès, committ de lourdes fautes de tactiques. Il s'aliéna la sympathie de pas mal d'auteurs. Se sachant seul sur le marché, il « accapara » les meilleures pièces et manquant de diplomatie, rompit brutalement avec l'Association des Auteurs et Chansonniers wallons. Au sein de cette société des scissions se produisirent : une partie resta fidèle au Trocadéro, malgré tout, et l'autre — la plus importante — rallia le drapeau des protestataires porté par M. Charles Steenebruggen.

Ce dernier devait trouver, peu après, en la personne de M. Armand Van Aerschoot, un mécène désintéressé et farouchement attaché aux choses de Wallonie. Grâce à lui, — grâce à lui seul, il faut le souligner — un nouveau théâtre wallon — le Trianon — ouvrit bientôt ses portes. A sa tête, on trouvait M. Charles Steenebruggen entouré d'un état-major qui, bientôt, ne compta plus pour lui.

Ce fut, alors, la lutte brutalement déclarée entre le « Troca » et le « Trianon ». Ce dernier eut nettement l'avantage. M. Maurice Roos, désemparé d'ailleurs, devait abandonner par la suite son entreprise à une société sans but lucratif qui continuant l'exploitation a remis l'affaire à flot.

Hélas! au « Trianon », M. Steenebruggen committ, lui aussi, les mêmes erreurs que M. Roos au Trocadéro. Alors que son théâtre avait été créé sous le signe de l'entente wallonne, M. Steenebruggen se révéla bientôt un autocrate absolu; ce fut le règne de la coterie.

Multipliant les vexations, accumulant les rancœurs, décourageant les meilleures volontés, M. Steenebruggen fit, tôt, le vide autour de lui. Et l'inévitable arriva : abandonné de tous, M. Steenebruggen passa la main. Son départ se fit dans la plus morne des indifférences et le théâtre du Trianon continua normalement sa marche victorieuse. La Ville de Liège lui accorda son patronage et, du fait, il devint le Théâtre communal wallon.

A l'heure qu'il est donc, Trocadéro et



Deuxième Congrès du Cinéma indépendant

II. L'esprit des films (suite)

Le film à base documentaire, le « reportage » est en progrès considérable (entre Rien que les Heures (Cavalcanti, 1926) et A propos de Nice (Vigo et Kautman, 1930)). Qu'on se souvienne que le meilleur documentaire, il n'y a pas bien longtemps était Moana qui intéressa en bonne partie par de l'exotisme. Ici, on s'intéresse de bout en bout avec des faits de chez nous, pris sur le vif et dont on fait la critique. Plus d'adulation, plus de paysages carte-postale. Les Champs-Élysées, Nice, Ostende, sont des lieux où il y a des choses visibles. Vigo et Kautman accusent. Voici une main qui fouille sous une jupe en pleine bataille de fleurs. Juxtapositions et confrontations : visages, costumes, cheminées, quartiers riches, ouvriers et oisifs, jeunes et vieux. Notes comiques, sensibles, sa yre, accusation. Les images, malgré les difficultés techniques sont fouillées, belles, souples de l'appareil.

Ce genre se développera encore. Il permet l'usage de toutes les ressources du cinéma et celle-ci qu'il a en propre; le fait quotidien fugitif que l'on ne peut retenir s'il n'est fixé une fois pour toutes, à notre usage, par l'appareil de prise de vues. Ce genre est cependant encore dans une période expérimentale. Certains documents ne rendent pas, d'autres manquent. Les jeunes ont appris la valeur suggestive d'un visage osant lire un journal, d'une femme d'ouvrage montant un escalier. Il leur reste à compléter leurs observations. Les opérateurs de la jungle se mettent à l'affût durant des heures pour filmer le lion au moment où il vient boire. Peut-être, et avec infiniment plus de finesse, le reporter cinématographique devra-t-il s'émousser pour surprendre au moment propice, sa taupe à lui. Les rapprochements doivent encore se multiplier, devenir plus souples. Il y a encore trop de primaire dans les jugements portés : toute la raison ou toute la laideur est à droite et à gauche; je voudrais plus de profondeur. Sans doute, pour qu'un tel reportage puisse atteindre la valeur d'un reportage littéraire de Cendrars ou d'Ehrenbourg, faudrait-il pouvoir compter avec les difficultés techniques : prendre sur le vif ne permet d'user facilement de toutes les ressources techniques du film dont certains exigent une mise au point énorme. Ce sont-là, cependant, difficultés surmontables et, d'autre part, songeons à cet atout : le document authentique!

La forme définitive qui doit se dégager de toutes ces tentatives sera d'ailleurs définie par les conditions matérielles et, sans doute, à cause de ses difficultés tendra-t-elle à une forme plus elliptique, plus audacieuse que la forme littéraire correspondante et imposera-t-elle une nouvelle manière de penser.

À côté de ce mouvement de découverte du cinéma par la base, par le fait quotidien auquel il faut s'adapter, il y a un mouvement parti de la hèse opposée. Si, d'une part, nous avons vu le cinéma aux prises avec la réalité, il y a, d'autre part, l'imagination aux prises avec le cinéma. Et ici la position est dangereuse; mitoyenneté avec la littérature et déversoir de la littérature. Les littérateurs qui viennent au cinéma, y viennent par là et apportent parfois un bagage inutile d'images ou de clichés littéraires. Deux œuvres importantes et récentes de cette ciné-littérature n'ont pas été projetées au Congrès (L'Age d'or, de Bunuel, et la Vie d'un Poète, de J. Cocteau). Nous aurions pu juger de son progrès ou de son recul.

Mais, d'autre part, les cinéastes pour lesquels la technique du film est devenue un jeu, tentent aussi ces œuvres de pure imagination où la technique n'est plus soumise aux difficultés de l'actualité, de l'imprévu mais peut exprimer, émouvoir avec précision, avec un rien, parce que la mise au point peut être poussée si loin, qu'un rien dise quelque chose. Le Ballet mécanique, de Léger, Jeux, de Hans Richter, en sont de parfaits exemples. C'est là la forme la plus pure de la poésie cinématographique — poésie dégagée des faits au point que le sujet de l'image n'a pas plus de poids que ces facteurs immatériels : passage d'une image à l'autre, durée, rythme, — que le sujet perd sa logique au profit d'une logique imaginaire.

Des nouveaux venus à l'écran comme des cinéastes avertis tentent cette poésie. Mais les premiers avec plus de difficultés, parce que les tâtonnements inhérents aux premiers films, sont surtout sensibles dans des œuvres où on traite de choses plus délicates, plus subtiles.

S'il nous faut, d'après ce bref exposé, conclure, voici : Le film se concrétise autour de formes précises et complexes. De la division simpliste des genres qui subsiste encore dans le cinéma commercial : drame, documentaire, comique, il n'est trace ici, mais bien question au contraire de deux genres de films : le film-reportage, « chronique du temps », et la poésie d'imagination qui va de la poésie pure au roman (Bordelme). L'un et l'autre nous émeuvent en faisant le tour de notre sensibilité.

Ch. DEKEUKELEIRE.

P. S. — Je n'ai pas parlé du sonore, estimant que le seul film sonore intéressant du Congrès : Mélodie du Monde, de Ruttmann, n'est pas suffisant pour parler des tendances actuelles du sonore. Ruttmann lui-même, d'ailleurs, a fait d'autres films sonores qu'il aurait fallu voir.

Trianon sollicitent les faveurs du public liégeois. L'un et l'autre sont formés sur la base d'« Association sans but lucratif ». L'un et l'autre ont leur public. L'un et l'autre ont aussi leurs auteurs.

Quelle est la situation de ceux-ci? C'est ce que nous verrons dans un prochain article.

Il nous a semblé nécessaire — dans un journal nettement indépendant comme le Rouge et Noir et qui s'intéresse à toutes les activités artistiques — de donner avant tout un historique bref des théâtres wallons à Liège. Ceci nous permettra de les examiner du point de vue « auteurs » avec plus de précision.

Deux hommes ont dominé administrativement le théâtre wallon depuis la guerre : MM. Maurice Roos et Charles Steenebruggen. Leur intransigeance les a conduits tous deux à la chute.

Que leur exemple inspire ceux qui — aujourd'hui — tiennent les mêmes destinées de nos scènes dialectales. Et que les auteurs se guérissent — définitivement — des individus.

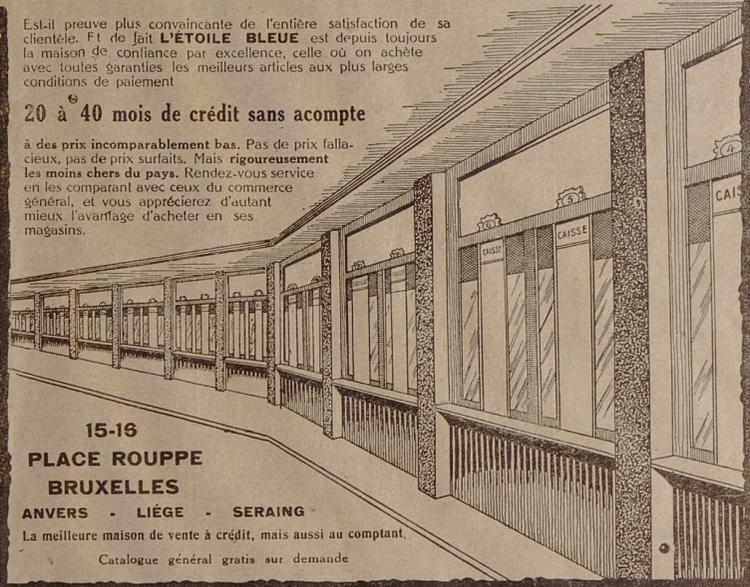
(A suivre.) Michel DUCHATTO.

3 X EN 5 ANS L'ÉTOILE BLEUE A DOUBLÉ SES GUICHETS

Est-il preuve plus convaincante de l'entière satisfaction de sa clientèle. Et de fait L'ÉTOILE BLEUE est depuis toujours la maison de confiance par excellence, celle où on achète avec toutes garanties les meilleurs articles aux plus larges conditions de paiement

20 à 40 mois de crédit sans acompte

à des prix incomparablement bas. Pas de prix fallacieux, pas de prix surfait. Mais rigoureusement les moins chers du pays. Rendez-vous service en les comparant avec ceux du commerce général, et vous apprécierez d'autant mieux l'avantage d'acheter en ses magasins.



15-16 PLACE ROUPPE BRUXELLES ANVERS - LIÈGE - SERAING

La meilleure maison de vente à crédit, mais aussi au comptant. Catalogue général gratis sur demande



Alfred Bastien aux Artistes français

Il peut n'être pas mauvais pour un peintre, d'être un peu limité. Cela donne de la sérénité. Mais il est fort important de ne pas l'être pour faire un bon critique, et quand on veut écrire sur l'art. Et c'est ce qui nous fait déplorer que M. Alfred Bastien ait cru devoir rédiger, à l'occasion de sa rétrospective un manifeste énergique, loyal, bon garçon, mais, à tout prendre, assez naïf. Il s'y donne l'air de répondre une bonne fois, avec son solide bon sens, aux élucubrations des modernes. Prétention légitime, si à l'appui de cela il nous montrait une peinture aussi triomphante que ses paroles; on lui passerait même, alors, de ne rien comprendre à l'esthétique qu'il réprouve : de grands artistes nous ont donné l'exemple de cette partialité. Mais si vraiment M. Bastien n'a rien de mieux à nous proposer que de refaire Courbet ou Delacroix, nous retournerons, ne lui en déplaise, à nos élucubrations, car on doit certainement s'enlever beaucoup moins à l'école de Permeke, qu'à la sienne.

M. Bastien se vante de n'avoir apporté à la peinture aucun « isme » nouveau. Comme ce a est vrai : il n'a fait qu'exploiter les « ismes » anciens : romantisme, réalisme, naturalisme, impressionnisme; ne s'en rendrait-il pas compte? Mais il possède, aux yeux de bourgeois, le grand avantage de ne pas les avoir inventés. Ceux qui les ont inventés ont regu en leur temps leur part d'injures; de ces mêmes injures que M. Bastien distribue aujourd'hui avec innocence aux artistes qu'il ne comprend pas, inventeurs de « isme » dont vivront les Bastien de l'avenir.

M. Bastien est satisfait de son œuvre, mais sans morgue. Et il est vrai qu'une pareille exposition offre le témoignage d'un grand et probe labeur. Il constate notamment, et ici il fait de l'ironie, que ses portraits ne craignent pas de ressembler à ses portraits. C'est là évidemment un point de vue, mais peut-être pas le plus intelligent. Aimez-vous beaucoup, M. Bastien, ressembler à telle figure de Giotto, à tel prophète de Chartres, voire au Balzac de Rodin? Voilà pourtant plus beau que vos meilleurs portraits, qui sont ce qu'il y a de plus sobre et de plus sérieux dans votre peinture, de plus ancien aussi, hélas! Depuis, dans quels excès de ragout, de sauces et de tripotage n'êtes-vous pas tombé? Quelle fatigue, devant tous ces tons trop pimentés, trop grattés, trop glacés; ou soupiré après une couleur simple, une forme saine, comme après une eau pure. Est-ce une pareille cuisine que vous enseignez à vos élèves?

Ces jus bruniront, et M. Bastien le souhaite. Aussi appelle-t-il le temps à son secours avec une insistance comique, et se réjouit-il d'avance du jour où, la postérité lui ayant rendu justice, il s'offrira à notre admiration dans nos musées, à côté de Vermeer et de Claus, revêtu de cette noble patine que seul donne le temps, que tous les tripotages ne parviennent pas à imiter. C'est par là que se termine son factum.

On ne saisis pas, d'abord, car c'est très drôle, cet art et qui foudroie des aujourd'hui de son indignation le conservateur des temps futurs qui oserait porter une éponge sacrilège sur les Bastien qui ne manqueraient pas d'entrer au musée. En attendant, il n'y est pas, et il le regrette, mais sans amertume, car nos contemporains sont tous piqués, et il n'y a pas à attendre mieux d'eux. Nous aussi, du reste, nous le regrettons.

Le musée renferme tant de choses plus mauvaises, et tellement plus mauvaises, que c'en est une injustice. Dans cette rétrospective figurent certains nus, ces ains portraits qui classent M. Bastien parmi les meilleurs de son bord, et qui remplacent avantageusement Van Holder ou Firmin Baes.

Centaure Galerie Artes Galerie Kodak

Dans l'exposition de M. Malfait au Centaure, nous retrouvons avec joie le peintre rude et volontaire, l'abrupt Flamand des débuts. Qu'on se rappelle ses premières toiles : M. Malfait s'y était affirmé tout de suite avec une vigueur qui le désignait comme l'un des tout premiers de sa génération. Dans la suite, sa peinture s'était quelque peu éternisée, et ces aines anciennes toiles qu'il nous montre aujourd'hui : la Servante du curé, le Prix d'honneur surtout, sont gâtées par une excessive

PIANOS

à Queue et à Buffet
J. GUNTHER - PLEYEL
GLUCK - ELKE - MUSSARD - FOCKÉ

Nos pianos Gluck se recommandent par leur sonorité puissante et agréable. Un meuble élégant et une longue tenue d'accord.

| | |
|--|--------|
| Modèle noyer, cordes croisées, clavier | |
| 88 notes | 7,900 |
| En noyer frisé | 8,200 |
| En noyer poli | 8,650 |
| Modèle de luxe | 8,850 |
| En palissandre | 9,200 |
| En citronnier | 10,500 |
| Modèle à queue, très réduit | 15,800 |

Échange - Accord - Réparations — Grande facilité de paiement.

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE - CLAES

recherche de style, d'un style assez factice et bâlard. Mais, depuis, quelle franche ruade! Quel énergique et généreux retour à l'élémentaire. Un peu trop violent, craindrait-on seulement; dans certaines toiles un peu plates, comme le Retour des champs, comme les Athlètes mêmes, malgré ses belles qualités, il pousse le dévouement jusqu'à friser l'indigence; son dessin est sommaire jusqu'à rappeler le croquis. Il se manifeste dans ces toiles des influences étrangères, un souci trop grand de se libérer de Permeke, dont il a subi des débuts la redoutable et féconde emprise. Nous le retrouvons mieux dans la Repasseuse; la Paysanne pourchassant une vache le Train, et d'autres toiles largement, fortement érites, d'une plâtré très sûre et très pure, où il semble que l'artiste a vraiment rouvé son assiette.

De telles œuvres continuent de l'apparenter à ses grands aines, mais M. Malfait est trop de leur race pour pouvoir rompre délibérément avec eux; il est aussi d'une nature assez forte pour pouvoir se continuer sans que sa personne fléchisse.

M. Langaskens (Galerie « Artes ») est le type de ces hommes qui se sont crû une vocation de peintre, parce que l'imagination leur démangeait quelque peu; qui voudraient être frappants, puissants, nerveux, audacieux, et ne son que boudruche. Quel excès de gestes déclamatoires, qui voudraient être expressifs et forts; de mises en page recherchées, qui voudraient être originales, de lyrisme, d'incohérence qui voudraient être de la variété. Quelle vilaine couleur sur out. Ce qu'il y a de mieux chez M. Langaskens ressemble au pire Anto-Carte, et Dieu sait si Anto-Carte est à côté de la question.

Il n'a rien manqué à M. Van Gassenbrouck (Galerie Kodak), ni les bonnes méthodes, ni les bonnes influences, ni le souci de la simplicité; ni celui de la sincérité. Sa peinture est probe et dépourvue d'évoque péniblement Laermans; mais la forme reste pauvre, très pauvre, sans intérêt dans les surfaces, sans style dans les contours. Le métier terriblement monotone, la couleur sans signification. Ces aines toiles comme l'Hôtel de ville de Bruges, montrent à nu une pauvreté foncière.

A. DASNOY.

Trois prix littéraires

Le prix triennal de 10.000 francs décerné par l'Etat (cette année à une œuvre littéraire flamande) a été attribué à M. Maurice Roelants pour son roman Komen in Gaan.

Le prix de littérature de 10.000 francs mis à la disposition de l'Académie par la Société d'encouragement à l'art wallon (Théâtre du Trianon, de Liège) a été décerné à un écrivain d'origine wallonne, a été décerné à M. Hubert Sternet.

Le prix dramatique de 5.000 francs mis à la disposition de l'Académie par la Société des Auteurs dramatiques français, a été décerné à M. Maurice Tumerelle pour sa pièce Sensorium limi ed.

A propos du Salon

Comme chaque année, le Salon nous a apporté les derniers perfectionnements et les dernières créations des nombreux cerveaux appliqués à l'amélioration de la construction de la carrosserie automobile.

Les plus somptueuses voitures rivalisent d'élégance, de force et de souplesse. Les nombreux vendeurs rivalisent d'adresse et de persuasion; tout enfin rend une visite au Salon des plus intéressantes et des plus instructives.

Rappelons à ce te occasion, et ceci n'est pas précisément une nouveauté, l'initiative prise, il y a trois ans déjà, par notre grande association nationale, le « Touring Club de Belgique », qui a résolu le problème de l'assurance automobile, par suite d'accords spéciaux avec l'excellente compagnie belge, la Caisse Paronale et qui comporte notamment les avantages suivants :

- 1° Le droit pour l'assuré de faire arbitrer tout différend par le « Touring Club de Belgique »;
- 2° Le cautionnement gratuit des triptyques;
- 3° L'assurance étendue à toute l'Europe, ainsi qu'à l'Algérie, la Tunisie et le Maroc;
- 4° Un tarif de primes modéré;
- 5° Une réduction de dix pour cent annuellement sur la prime totale.

Tous les renseignements sont fournis rapidement et sans engagement en s'adressant personnellement à M. Marcel Lequime, assureur-conseil : 11-13, rue de l'Association, Bruxelles. Tél. 17.42.29.

Quatrième saison 1930 - 1931

Les séances ont lieu tous les mercredis, à 21 heures, à la Grande-Harmonie, 81, rue de la Madeleine

LA TRIBUNE LIBRE DE BRUXELLES

"Le Rouge et le Noir"

Affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres, avec le concours du Club du Faubourg de Paris

Abonnements :

donnant accès à toutes les séances dans l'enceinte réservée

Premier abonnement... 75 fr.

Abonnement suivant... 60 fr.

C. Ch. P. 1713.61 (Fontaine)

Séance du 17 décembre 1930

L'EUROPE D'HIER ET CELLE D'AUJOURD'HUI



Pierre DAYE

Pierre Daye « le belge qui sait le mieux voyager », occupait la tribune du Rouge et Noir.

— Il fut un temps, dit-il, où il y avait une Europe. Le Moyen-Age a connu une culture européenne; elle avait un chef spirituel, le pape; un chef temporel, l'empereur; une langue que comprenait au moins tous les gens cultivés, le latin.

— Actuellement, le grand obstacle à une union européenne, est ce phénomène relativement nouveau, du nationalisme, qui s'est prodigieusement développé, au cours du siècle dernier, pour arriver à un quasi-mysticisme.

— Mais ce nationalisme exacerbé paraîtra plus tard, vu avec le recul du temps, aussi déraisonnable que nous paraissent à nous les querelles de jadis entre les villes.

M. Pierre Daye fait alors cette constatation. Jadis, c'est la France qui, la première, a rompu avec la république chrétienne du Moyen-Age. Actuellement, c'est chez elle encore, malgré Briand, qu'on trouve le moins de sympathie à l'égard de la S. D. N.

L'idée d'une Europe unie, est née à nouveau dans les derniers jours de juillet 1914, dit l'orateur. C'est un étranger, Wilson, qui en fut le promoteur. Malgré les grosses erreurs qu'il a commises, il avait beaucoup de sagesse; et, sans doute, lui, rendra-t-on hommage plus tard, et le considérera-t-on comme un précurseur.

Mais l'Europe actuelle — il voudrait mieux dire la « race blanche » — est exposée à deux dangers. En premier lieu, elle n'est plus du tout assurée de sa prédominance mondiale. Ensuite, elle est coincée entre les Etats-Unis et la Russie.

C'est une histoire merveilleuse que celle de la race blanche. Elle a, dès ses origines, manifesté une formidable force d'expansion. Les voyages de Christophe-Colomb et de Vasco de Gama, marquent des dates essentielles, qui furent les points de départ de bouleversements énormes dans l'histoire de la race et de la pensée.

Ce succès incroyable, prodigieux, n'avait laissé à la fin du siècle dernier, sur toute la surface du globe, que deux pays indépendants de l'hégémonie blanche : le Japon et l'Abyssinie. Et cela grâce au front unique que, malgré les dissentiments intérieurs, l'Europe avait su conserver à l'extérieur.

Depuis 1914, le prestige de ce front unique est tombé. Nos querelles et nos conflits sont de l'histoire publique; et nous-mêmes avons mis aux mains des peuples étrangers, les armements qu'ils retournent contre nous.

Le danger russe. Depuis le moment où Pierre Daye avait pris la parole, le public attendait qu'il parlât de la Russie. Il y vient, par un détour... en passant par l'Amérique.

« Il paraît, dit-il, qu'il y a un danger américain, que l'Europe s'américanise. Je ne suis pas persuadé que ce soit un mal. Il ne faut pas oublier que de son côté, l'Amérique s'europeïse énormément. On ne s'en rend pas bien compte. Duhamel a fort bien décrit les abattoirs de Chicago, mais il a oublié qu'il y avait autre chose : un énorme effort intellectuel.

L'autre danger, c'est la Russie (ici l'auditoire se fait plus attentif). Nous le connaissons fort peu. Le bourrage de crâne pendant la paix, vaut celui de la guerre. Ce qu'il y a de certain, et qu'on ne nous dit pas, c'est l'effort prodigieux réalisé dans le fameux plan d'équipement, le « Dofoplan ».

Certainement, dans quelques années, si cela continue comme main tenant, ils auront triomphé. Sans doute, la vie qu'ils mènent est affreuse, mais ils la supportent avec une ténacité magnifique, la considérant comme une épreuve à traverser avant d'arriver à la vie idéale.

Les résul tats du dumping se mesurent jusqu'à présent par des chiffres effrayants : en Belgique, nos usines pour la fabrication des allumettes ont dû fermer leurs portes; des scieries, des entreprises de rouissage de lin, ont dû céder, etc. Je crains bien que ce ne soit que le commencement...

C'est peut-être une prophétie terrible que je fais ainsi, mais je crois devoir la faire... (Longs applaudissements.)

dent ait précisément parlé de ce Moyen-Age par lequel il comptait lui-même ouvrir sa causerie.

Mais Pierre Daye a ensuite bifurqué dans la politique. M. Dumont-Wilden préfère poser la question sur le plan intellectuel.

Peut-être est-il nécessaire de clarifier cette idée d'Europe. Au fond, qu'est-elle? Ce fut une chose curieuse que cette entité formée par l'esprit français dont l'influence s'est prolongée jusqu'à la fin du XIX^e siècle... « Dieu est-il français? » vient d'écrire Siebourg. On a pu le croire : le Moyen-Age et Jeanne d'Arc ont mobilisé Dieu au service de la France.

Mais actuellement, le nationalisme aidant, l'esprit français n'est plus universellement régna n. Qui donc pourrait prendre l'hégémonie européenne? L'Allemagne ne le peut pas davantage que la France. L'Angleterre ne l'a jamais désiré, et vit d'ailleurs en marge de l'Europe.

Est-il donc possible d'avoir une Europe européenne? Avant 1914, quelque chose s'annonçait dans ce sens. Les esprits étaient tendus vers un plan spirituel, intellectuel. L'expression la plus parfaite de cette tendance, est l'esprit de Maeterlinck : expression française d'une pensée plutôt germanique. Il s'imposait à l'esprit européen.

On sentait naître une union spirituelle. La guerre en a détruit les éléments.

Depuis lors, on appelle « Europe », notre désir de paix. Pour la réaliser, on a commencé par lui donner une administration, des bureaux... C'est

Les conflits prendraient alors une autre figure, et ne nous mettraient pas en danger comme actuellement.

Des arguments en tas. L'orateur affleure alors rapidement, sautant avec agilité de l'un à l'autre, les différents points sensibles de la maladie européenne.

L'Allemagne? Les derniers événements ont servi à de faciles succès de presse en France. Mais c'est peu de chose en face des cinquante millions d'individus qui sont encore sujets du Reich.

M. Kotchnizky est adversaire du traité de Versailles. « Un accord franco-allemand est nécessaire. Le traité de Versailles mécontente l'Europe. L'Europe n'existera pas tant que durera le traité de Versailles. »

Le fascisme? C'est une période transitoire. On a mal compris l'Italie. On a mal agi envers elle. La est l'axe du problème; il est allemand et il est italien.

Puis le désarmement... Il est nécessaire. Mais il ne s'agit pas de surveiller le désarmement du voisin; mieux vaut faire d'abord le sien...

Pour bien représenter cette fameuse menace suspendue au-dessus de l'Europe, M. Kotchnizky, après M. Pierre Daye, a employé une énergique métaphore : la tenaille qui nous serre, à droite et à gauche... « Mais elle n'est pas seulement extérieure dit l'orateur. Une menace encore nous ronge intérieurement : le capitalisme.

Et M. Kotchnizky termine par une phrase de Schlumberger, dans l'article qu'il a donné récemment à la Nouvelle Revue Française : « Il faut savoir si vous préférez la paix ou le traité de paix. » (Le public applaudit chaleureusement.)

Un témoin. M^{re} Georges Gérard se présente comme témoin. Il se plaint, lui, que l'Europe d'aujourd'hui soit toute pareille à celle d'hier. On a dit : « Soldats, vous vous battez pour un monde nouveau. » Mais le monde qu'on nous a donné est le même dont nous sortions; on y retrouve les mêmes contradictions.

Et la guerre qu'on craignait hier est encore à nos portes, pire qu'avant.

Est-ce que l'hypocrisie morale n'est pas toujours la même? Un seul pays a osé ériger l'égoïsme en délit.

M. Gérard rappelle cette cérémonie au souvenir des morts de la guerre, où, au fronton d'un cénéphe, étaient écrits : « Frères, faites que nous ne soyons pas morts en vain! »

Et M. Gérard crie avec véhémence : — Si un jour, nous, les jeunes, nous tenons la victoire, nous ferons que cet appel lui-même n'ait pas été vain!

Parlons de sport. L'Europe d'aujourd'hui n'est pas seulement politique. On semblait l'oublier.

M^{re} Jean l'hévene ramène brusquement l'assemblée devant un aspect fort différent : l'Europe sportive.

Le sport est entré dans la vie contemporaine depuis une vingtaine d'années. C'est un spectacle b'en d'aujourd'hui qui s'est totalement démocratisé. Les résultats de la coupe Davis sont ressen is maintenant comme jadis Rossbach, Waterloo, ou l'affaire Dreyfus.

Et là aussi, un certain nationalisme se fait jour, faisant participer aussi très exactement le sport à la vie européenne.

Il sert en même temps la diffusion, la correspondance entre les peuples : ceux de Lokeren s'en vont à Stockholm ou à Barcelone, devant 80.000 personnes, qui en oublient la révolution.

Le débat public. Le débat public est cour. Un Russe jette l'anathème sur un régime envers lequel il est criminel d'être impartial, dit-il. « M. Daye, proclame-t-il, n'a pas dit un milliè me de ce qu'il sait, ni de ce qu'il devine. »

— Soit, répond immédiatement Pierre Daye, mais je n'ai pas prétendu faire le procès ou l'éloge du régime soviétique. Envisageant la situation de



Léon KOTCHNIZKY

l'Europe, j'ai tâché de montrer les dangers qui la menacent et les conséquences pour l'Europe du plan quinquennal.

M. Van Remoortel prend alors la parole et répond à chacun. A celui qui dit du bolchevisme qu'il est contre-nature : « Et le tsarisme n'était-il pas, lui, contre nature? » A M. Georges Gérard : « Les jeunes ont été roulés! Il se sont fait rouler par les anciens, qui s'identifient avec la Finance et l'Industrie! » A M. Kotchnizky :

« Vous dites que le prestige de la finance commence à diminuer? Mais sa puissance n'est pas morale, elle est économique. C'est une nouvelle féodalité. »

On entendit encore M. Kotchnizky qui discute les arguments de M. Van Remoortel. Puis M. Aynstein défend la finance et la S. D. N. ; M. Oiler répète qu'il faut désarmer et amorcer le procès de la S. D. N. (qui, en réalité, ne doit se dérouler à cette tribune que le 14 janvier).

On se sépare sur diverses considérations qui rencontrent l'approbation générale, et rangent cette séance parmi les plus intéressantes qu'ait connues le Rouge et le Noir, cette année. M. A.



Jean THEVENET

Les mercredis 24 et 31 décembre Réveillons de Noël et de la Nouvelle Année pas de séance

d'ailleurs la seule chose solide, parce qu'il y a la des gens qui se cramponnent...

« Le reste? des discours, des mots!... Mais les bureaux sont une chose excellente. Ce sont les offices du perpétuel ajournement. Or, ajourner les choses graves, c'est souvent empêcher des catastrophes. Voilà donc une bonne chose.

La Société des Nations représente le monde plutôt que l'Europe. Mais, après tout, c'est peut-être le moyen par lequel nous arriverons à cette Europe nouvelle dont va nous parler M. Léon Kotchnizky.

De longs applaudissements saluent cet exposé.

Ce qu'en pense Léon Kotchnizky. « Dans cinquante ans, la frontière entre l'Amérique et l'Asie sera sur le Rhin. Voilà ce que veut dire cette menace qui pèse sur nous. L'Europe disparaîtra, si nous acceptons la domination de l'Amérique ou des forces asiatiques. »

« Ce ne sont pas tant les pays géographiques qui disparaîtront, mais ce mode de vivre qui est le nôtre et qui fait notre esprit. Un exemple : le christianisme a mis la femme sur un piédestal, notre civilisation lui a conservé une supériorité, l'entouré de respect. On le détruit de part et d'autre, en en faisant une business-woman, ou une soldate bolchevique.

« Pouvons-nous sauver ce mode de vivre? Après 1918, on a voulu réparer beaucoup de choses, on n'a rien réussi à réparer.

« Si nous ne voulons pas périr, nous devons nous unir. Comment? Il faut que les nations qui peuvent prétendre à l'hégémonie, se mettent d'accord. Les nations : la France, l'Allemagne, l'Italie.

me reste encore un bon fond de morale. Et puis, à quoi cela me servirait-il? je ne serais jamais rassasié... »

Il se tut. Je tâchai de le relancer.

— Alors, vous voudriez posséder toutes les femmes?

— Les posséder? Oh! non, — seulement les voir. C'est idiot, mais c'est ainsi. Ce qui me travaille, c'est moins le désir que la curiosité. Au théâtre, au cinéma, en rue, je guette, avec anxiété, le miracle qui me livrera un petit peu du corps de ces belles inconnues. Riez, Monsieur, je le mérite. Mais je veux être sincère jusqu'au bout. Je vais vous avouer une chose. Il

Mercredi prochain : une nouvelle inédite de Franz Hellens.

AUX 100.000 Assiettes Faïences, Verreries, Porcelaines de toutes marques 188^e, Rue Blaes, Bruxelles Téléphone 198.05

Expédition franco dans toute la Belgique GROS, DÉTAIL

m'est arrivé de désirer, comme un bonheur inestimable, que telle femme, en faisant un geste, laisse glisser sa robe, que telle actrice découvre, malgré elle, un sein ou une cuisse.

Vous me direz : si vous voulez voir des femmes nues, allez aux Folies-Bergères ou au Concert Mayol. A quoi bon, Monsieur? Il y en aura toujours une qui sera habillée et c'est celle-là, justement, que je voudrais voir nue. J'ai essayé de lutter. Car, je vous le jure, mon obsession n'a rien qui m'enchanté. Elle me dégoûte de moi, sans pouvoir m'offrir aucune compensation.

Et puis, j'aime ma femme. Autant qu'avant. Mais que voulez-vous? Elle m'évoque toutes les autres, toutes celles que je ne connais pas et qui passent devant moi, sans savoir de quoi elles me privent.

Monsieur, j'en ai trop dit. Excusez-moi. J'avais un peu bu, voyez-vous? un peu plus que d'habitude, peut-être. J'ignore qui vous êtes. Je ne sais pas si vous marié ou célibataire. Mais je vous demande une chose : mettez-vous à ma place. Imaginez cet homme, il ne faut pas le condamner, entendez-vous? Il faut le plaindre...

Je vous quitte. Vous m'avez écouté, sans me répondre et vous avez eu raison. Il n'y a rien à répondre. J'ai bavardé, pendant plus d'une heure et je ne suis pas plus avancé qu'avant. Bonsoir, Monsieur. Si je vous ai importuné, il ne faut pas m'en vouloir...

Arnold de KERCHOVE.

Le bas élégant en toute circonstance



BRUXELLES : 35, boulevard Adolphe Max ; 46, avenue Louise ; 50, Marché-aux-Herbes ; 49, rue du Pont-Neuf ; 77, chaussée d'Ixelles ANVERS : 70, Rempart Ste-Catherine ; 115, place de Meir.

E. GODDEFROY DÉTECTIVE EX-OFFICIER JUDICIAIRE près les parquets d'Anvers et Bruxelles RECHERCHES ENQUÊTES FILATURES 8, Rue Michel Zwaab BRUXELLES Tél. 26.03.78 Adr. Télégr. : Godetecog-Bruxelles

Imp. A.-H. Bolyn, 75, r. Van Aa, Ixel.

Travaux de Dactylographie en toutes langues, par personne lettrée. Prix modérés. S'adresser à T. rue Jordaens 12, Anvers.

CHAQUE SAMEDI à 2 heures précises

grande vente publique par huissier de mobiliers de tous genres, riches et beaux, salles à manger, chambres à coucher, salon velours et clubs, foyers, installations de bureau, pianos, pianolas, phonos, meubles dépareillés, armoires, bibliothèques, meubles anciens, tapis de Tournay, persans, chinois, vases, potiches, porcelaines Chine, Japon, Sèvres, Delft, colonnes marbre, services à dîner et à déjeuner Limoges et autres, cristaux, argenterie, bijoux, tableaux, etc.

Hôtel des Ventes Elisabeth 324, rue Royale (Arrêt Eglise Sainte-Marie) BRUXELLES

Capilos assure la repousse des cheveux et en arrête la chute. Dans toutes les Pharmacies et chez Marcel VAN DER BORCHT, 114 rue Orfèvre Tél. 37.19.02

Le fonctionnaire (Suite de la première page.)

Je me vengeais, en les méprisant. Je ne savais pas très bien si elles me dégoûtaient ou si elles m'attiraient. En leur présence, je me sentais à la fois ravi et honteux. Quelle que fût leur familiarité, je devinais toutes les différences — oh, pas seulement physiques — qui me séparaient d'elles. Cela me passa, vers les vingt ans. L'université, la caserne... on parle des femmes, en termes crus, elles cessent d'être des idoles, pour devenir des sujets de plaisanteries. Comme tout le monde, j'eus quelques petites aventures. Elles ne m'ont rien appris, sinon le dégoût. Lorsque je rencontrai ma femme, je n'avais plus qu'un désir : celui des joies honnêtes et réconfortantes de l'amour conjugal. Pendant dix ans, Monsieur, pendant dix ans, je les ai goûtées, sans une arrière-pensée, sans un regret. Mes souvenirs de jeunesse, je vous l'ai dit, ne m'inspiraient que du dégoût. Pourquoi aurais-je tenté de renouveler ces expériences?

Maintenant, finie, cette belle sagesse. Les pensées les plus extravagantes m'assaillent, comme un gosse de quinze ans. Rien ne me sert d'avoir vécu, dans l'honnêteté. J'ai tout oublié.

Vous croyez, sans doute, que je trompe ma femme? Erreur, Monsieur, erreur! Il